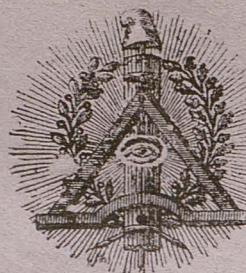


Cote 480

THÉATRE RÉvolutionnaire.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



УЧАСТНИК
ЯЛОУЛЮИИАРИ

LIBRAIRIE - LIBRAIRIE

LIBRAIRIE

LES
AMANS MALHEUREUX,
OU
LE COMTE DE COMMINGE.

D R A M E

E N T R O I S A C T E S



A L A T R A P P E.

1 7 9 0.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE, *Religieux de la ~~Notre Dame~~
Trappe, sous le nom du FRERE ARSENE.*

LE FRERE EUTHIME. *Aravat*

LE CHEVALIER D'ORSIGNI. *Clément*

LE P. ABBÉ DE LA TRAPPE. *Abbaye*

RELIGIEUX.

La Scène est dans l'Abbaye de la Trappe.



LES AMANS MALHEUREUX, OU LE COMTE DE COMMINGE.

La toile se leve, & laisse voir un souterrain vaste & profond, consacré aux sépultures des religieux de la Trappe; deux ailes du cloître, fort longues & à perte de vue, y viennent aboutir; on y descend par deux escaliers de pierres grossièrement taillées & d'une vingtaine de degrés; Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond s'élève une grande croix, telle qu'on en voit dans nos cimetières, au bas de laquelle est adossé un sepulchre peu élevé, & formé de pierres brutes; plusieurs têtes de morts anonymes lient ce monument avec la croix; c'est le tombeau du célèbre abbé de Rance, fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, est une fosse qui paroît nouvellement creusée, sur les bords de laquelle sont une pioche, une pelle, &c. Au devant de la scène, dans un des côtés à main droite est une autre fosse. Sur les deux ailes de ce souterrain se distinguent de distance en distance, & à peu de hauteur de terre, une infinité de petites croix, qui désignent les sépultures des religieux. On apperçoit au haut d'un des escaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande croix, sur les têtes des morts, se lit cette inscription latine: *Cogitavi dies antiquos, & annos aeternos in mente habui. Au-dessus de la même croix est cette autre inscription:*

C'est ici que la Mort & que la Vérité

Elevent leur flambeau terrible:

C'est de cette Demeure, au Monde inaccessible,

Que l'on passe à l'Eternité.

On peut lire encore, des deux côtés du souterrain, ces quatre nouvelles inscriptions.

Mortel, entendis cette Voix qui te crie:

DANS L'EXISTENCE ENVAIN TON ORGUEIL SE CONFIE;

PEUT-ÊTRE, FRÉMIS DE TON SORT,

LA MOITIÉ DE CE JOUR NE SERA PAS REMPLIE,

QUE TA CENDRE INSENSIBLE, A CES CENDRES UNIE,

DORMIRA POUR JAMAIS DU SOMMEIL DE LA MORT.

4 LE COMTE DE COMMINGE ;

Qu'après de vaines connoissances

Les Esclaves du Siècle empressés de courir,
Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences :

Ici l'on apprend à mourir.

Homme aveugle, dont l'âme, au mensonge asservie,
Des souvenirs du Monde est encor poursuivie :

Que l'aspect de ces Lieux distipe ton Sommeil ;
C'est où finit le Songe de la Vie ,

Où de la Mort commence le Réveil.

Homme , qui crains de te connoître ,
Qui repousses de toi les horreurs du Tombeau ,

A la lueur de ce pâle flambeau ,

Lis ton arrêt : MOURIR POUR NE JAMAIS RENAÎTRE.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE, *seul sous le nom
du FRÈRE ARSENE, nom qu'il garde pendant toute la
pièce, est prosterné aux pieds de la croix, & penché sur
le tombeau de Rancé. Il se relève, tourne ses regards vers
le ciel, & après les avoir jetés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet asyle sombre, à la mort consacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré ,
Jusqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne !
Comminge existe encore, & brûle au cœur d'Arsène !
Rebelle sous la haine, indocile apostat ,
L'homme plus que jamais s'élève & me combat !

Maître des passions, toi, qui formas mon âme ,
Ne peux-tu dans mon sein étouffer cette flamme ,
Me vaincre , anéantir ces traits persécuteurs ,
Qui, chaque jour, hélas ! plus chers, plus enchanteurs
Reviennt de mes sens égarer la foibleesse ?

De cercueils entouré , je parle de tendresse !
D'une sainte frayeur mon sang n'est point glacé ,
A l'aspect de la tombe où repose Rancé !

Rancé.. qui comme moi.. Que dis-tu téméraire ?
Termine comme lui ta vie & ta misère ;
Laisse-là ses erreurs ; ose avoir sa vertu ;
Ose imiter Rancé , mais quand il a vaincu...

Limiter... eh ! le puis-je ! un austere cilice ,
Les larmes , la priere , un éternel supplice ,
Rien ne sauroient détruire un souvenir vainqueur :
A Dieu même il dispute , il enlève mon cœur .
Au milieu de ces morts, sur ces monceaux de cendre ,
Le dirai-je , ô mon Dieu ! pourras-tu bien m'entendre ?
Quel nom va prononcer une mourante voix ?
Adélaïde seule.. est tout ce que je vois !

D R A M E.

Ah ! j'offense encor plus ta majesté suprême,
Dieu vengeur, tonne, frappe, elle est tout ce que j'aime.

Et je puis avouer mon infidélité,
Sans que le repentir brise un cœur révolté !
Je révèle à ces murs une ardeur si funeste,
Sans exhalez ici le soupir qui me reste !
Eh ! comment le remord suivroit-il cet aveu ?
J'entretiens ma blessure, & je nourris mon feu.
Il vit de mes soupirs ; il brûle de mes larmes..
D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes..
Et j'ai causé ses maux ! J'ai fait couler ses pleurs !
J'ai d'un époux conti'elle excité les fureurs !
Et je dois.. l'oublier ! repousser son image !
Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage :
Et cet amour.. m'enflamme encor plus que jamais.

Ah ! malheureux Comminge ! après tant de forfaits ,
Tu n'a plus.. qu'à mourir. De tes pleurs arrosée ,
Ouverte sous tes pas , & par tes mains creusée ,
Ta fosse.. te demande. Accoutume tes yeux ,
Accoutume ton ame à ce spectacle affreux ,
La voilà.. qui t'attend : hâte-toi d'y descendre !
Cours y cacher un cœur trop sensible.. trop tendre !
Tous les morts , rassemblés dans ces funébres lieux ,
Se levent de la terre , & m'appellent près d'eux !
Je vous suis.. je l'éprouve ! un Dieu juste se venge :
J'ai mérité ses coups !

*Il se rejette aux pieds de la croix &
retombe dans l'accablement.*

S C E N E I I.

L E P. A B B É, C O M M I N G E.

LE P. ABBÉ descendant avec un grand recueille-
ment , les bras croisés sur la poitrine , & allant à Comminge-
toujours aux pieds de la croix , & dans la même situation

F R E R E Arsène ?

C O M M I N G E , se relevant.

Qu'entends-je ?

*Il apperçoit l'Abbé & va selon la coutume , se
prosterner avec précipitation devant lui.*

Mon pere,

L E P. A B B É.

Levez-vous.

Il l'amene au-devant du Théâtre.

Je viens ouvrir mon cœur

Par tes mains creusée, Rancé lui-même avoit creusé sa fosse.

8 LE COMTE DE COMMINGE

A ces larmes qu'en vain cache votre douleur.
De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,
Peut-être avec raison notre règle s'offense ;
Je pourrois réclamer vos devoirs & mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix :
Mais je hais l'appareil d'une vertu sévère :
N'envisagez en moi que l'ami, que le pere,
Que l'homme.. qui saura sur vos maux s'attendrir,
Et sensible avec vous, pleurer, & vous servir.
Dieu moins compatissant seroit moins adorable.

Il fait encore quelques pas.

Non, la religion n'est point impitoyable ;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle est prête à verfer ses secours généreux ;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, séjour d'injustice & de crime,
Où sans cesse combat un Génie inhumain,
C'est la religion, qui nous prête sa main
Pour soutenir nos pas, pour essuyer nos larmes.
O mon fils ! dans mon sein déposez vos allarmes.
Cinq ans sont écoulés, depuis que vos destins..
Ou plutôt Dieu lui-même.. (il traçoit les chemins,)
Vous offrit, comme un port cette enceinte sacrée
Que du monde le ciel semble avoir séparée,
Où se trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus,
Vous n'en jouissez point ! vos chagrins vous trahissent,
Vous soupirez ! vos yeux de larmes se remplissent !
Laissez-les s'épancher dans un cœur paternel ;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.
Adoucissant pour vous des réglements austères,
Mon choix vous a reçu parmi nos solitaires,
Lorsqu'à peine je fais votre rang, votre nom,
Est-il quelques secrets pour la religion ?
Je vous l'ai déjà dit : la piété sincère
A tous les malheureux ouvre le sanctuaire ;
L'humanité s'affie aux marches de l'autel.

COMMINGE.

Ah ! mon pere.. j'y traîne un supplice éternel !

LE P. ABBÉ.

Quelque crime éclatant souilleroit votre vie ?
Aux yeux d'un Dieu sauveur votre remord l'expie ;

Séparée. La situation seule de l'abbaye de la Trappe suffit pour inspirer l'amour de la solitude ; les bois, les étangs, les collines dont elle est environnée, semblent la dérober au reste du monde, &c,

D R A M E.

Pour éteindre sa foudre une larme suffit.
S'il est des attentats que la terre punit,
Et qu'au glaive des loix sa justice abandonne :
Mon frere, il n'en est point que le ciel ne pardonne.

7

C O M M I N G E.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la basfesse, ou l'horreur avec eux ;
De semblables excès mon ame est incapable ;
Je n'ai fait qu'une faute.. elle est irréparable.
A des cheres erreurs je me suis trop l'vré ;
D'un perfide poison je me suis enyviré ;
Enfin, quel mot m'échappe ? & que vais-je vous dire ?
Dans quel lieu ? De l'amour j'ai senti tout l'empire ,
Et je le sens encore.. il me brûle.. à l'instant
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémissant..
Oui , j'implore à genoux vos bontés paternelles ;
Oui , je vais vous montrer mes blessures cruelles ;
Vous lirez dans ce cœur.. puissiez-vous le guérir ,
Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir !

L E P. A B B É , *l'embrassant.*

Parlez , ô mon cher fils , votre ami vous embrasse :
Attendez tout de lui , du pouvoir de la grace ;
Dieu ne laissera point son ouvrage imparfait :
Sa main de votre cœur arrachera ce trait ;
Vos larmes éteindront cette funeste flâme.

C O M M I N G E , *avec attendrissement.*

C'est donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame !
Dans ces murs où le plaisir la simple vérité ,
S'il est encor permis à mon humilité
De se représenter le monde & ses chimères ,
Son éclat fugitiif , ses grandeurs mensongères ;
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau :
Sachez que son prestige entoura mon berceau.
La maison de Comminge où j'ai puisé la vie ,
Arrête au trône seul sa tige enorgueillie ;
Des songes de la terre , & de faux biens épris ;
Mes ancêtres , des rois furent les favoris ,
Jaloux d'accumuler de vains titres de gloire ,
Teignirent de leur sang le char de la victoire ,
Méritèrent des cours ces dons empoisonneurs ,
Que dans le siècle aveugle on nomme les honneurs ;
Mon pere , le soutien , l'amour de sa famille ,
De son frere avec moi voyoit croître la fille ;
Un sentiment secret se mêla dans nos jeux :
Adélaïde enfin.. réunit tous mes vœux ;
Sa main avec son cœur m'alloit être donnée ;

8 LE COMTE DE COMMINGE;

Déjà nous couronoient les fleurs de l'hymenée ;
L'autel nous attendoit , ou plutôt le tombeau :
Sur nos parens la haine agite son flambeau ;
L'intérêt , que l'enfer forma dans sa vengeance ,
De deux frères détruit l'heureuse intelligence ;
Le sang oppose envain la force de ses noeuds :
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux ,
Ils ne consultent plus que leur courroux barbare ;
La main qui nous joignoit , pour jamais nous sépare.
Nous tombons , nous pleurons , nous mourons à leurs pieds :
Loin du sein paternel nous sommes renvoyés.
On n'entend point les cris de ma mère éperdue ;
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le hazard me remet des titres ignorés ,
Qui nous donnant des biens & des droits assurés ,
De mon père servoient la fortune & la haine ,
De son frère entraînoient la ruine certaine ;
Je ne balance point. La générosité ,
Que dis-je ? l'amour parle : il est seul écouté.
Ces titres odieux , que ma tendresse abhorre ,
Je les anéantis : la flamme les dévore.
Mon père en est instruit ; le fils est oublié ;
A ses ressentiments je suis sacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante ,
Malgré le désespoir de ma mère expirante ,
Je me vois , sans pitié , conduit dans une tour ,
Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
On veut qu'un autre objet dispose de ma vie ,
Qu'infidèle & parjure , un autre hymen me lie ;
J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.
Mon père inexorable en fut plus offensé ;
Il épouse sur moi les flots de la colère ,
Rend ma prison plus dure , empêche qu'une mère ,
La mère la plus tendre , & mon unique appui ,
Vienne embrasser son fils , & pleurer avec lui.
Mes maux affermissoient un penchant invincible :
De mes fers délivré , je cherche un cœur sensible ;
Je vole dans les bras de ma mère.. ses pleurs..
M'annoncent d'autres coups , & de nouveaux malheurs.
Vit-elle , m'écriai-je ? .. Et puis-je me promettre ? ..
Ma mère , en frémissant , me remet une lettre ..
Ah ! mon père , quels traits ! malgré la voix d'un Dieu .
Qui veut que mes efforts soient vainqueurs de ce feu :
Cette lettre à la fois & terrible , & touchante ..
A mes yeux .. à mon ame .. elle est toujours présente.
Je lis : Quand cet écrit tombera dans vos mains ,
Il ne sera plus temps de changer nos destins :
Des noeuds , des noeuds cruels me tiendront asservie.

D R A M E.

» La liberté , par d'indignes moyens ,
» A jamais vous étoit ravie ;
» Il falloit rompre vos liens ;
» Il s'agissoit de vous , de votre vie ;
» C'est vous nommer des jours bien plus chers que les miens ;
» J'ai donc brisé mon cœur , & j'ai trouvé des charmes
» A m'imposer un joug , le plus affreux de tous ,
 » Dont mon amant ne put être jaloux .
» J'ai , pour me déchirer , uni toutes les armes ;
» Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous :
 » Car le trépas finiroit mes allarmes ;
» Le Comte d'Ermansay .. cher Comminge .. quels coups !
» Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes .
 » Dès demain , devient mon époux !
» Ajoutera-t-il , hélas ! que dans les bras d'un autre .
» Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir ?
» Ne me revoir jamais , m'oublier ... est le vôtre ,
 » Et le mien .. sera de mourir . «

L E P. A B B É.

Quelle chaîne de maux ! que la vie a d'orages !
Que ce monde est semé d'écueils & de naufrages !
Suprême providence ! ô Dieu ! par quels chemins
Amenez-vous au port les malheureux humains ?
Vous marchiez , ô mon fils , à l'ombre de ses ailes .

C O M M I N G E .

Ce Dieu me réservoit des épreuves nouvelles .
A l'amour , à la rage , au désespoir livré ,
Du feu des passions embrasé , dévoré ,
Plein du démon cruel qui me pousser & me guide ,
J'accours , j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde ;
Je la vois : à ses pieds je me jette , & soudain
Présentant mon épée : « Enfoncez dans mon sein
» Ce fer ... oui , c'est à vous de m'arracher la vie ».
D'Ermansay vient , sur moi s'élance avec furie ;
Un semblable transport tous deux nous animoit ;
La soif de nous venger tous deux nous enflammoit ;
Son épouse s'écrie , & vole entre nos armes ;
Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes ;
Nous nous portons des coups ; il fait couler mon sang ;
Je m'irrite , le presse , & lui perce le flanc :
Il tombe ... Adélaïde ... « Eh ! c'est-là ton ouvrage !
Me dit-elle ; » vas , fuis « . Des sens je perds l'usage ,
On m'arrête sanglant , mourant , inanimé ;
Dans un cachot obscur je me trouve enfermé ;
J'attendois que la mortachevât mon supplice ;
Je présentais ma tête au fer de la justice ;
La nuit avoit rempli la moitié de son cours ;

16 LE COMTE DE COMMINGE,

On ouvre la prison : « Accepte mon secours ,
» Le tems est cher , me dit une voix inconnue ,
» Sors , c'est par ton rival que ta chaîne est rompue »;
Un rival ! Il a fui déjà loin de mes yeux .
Il manquoit le soupçon à mes tourmens affreux !
J'emporte dans mon sein cette noire furie ,
Tout l'enfer à la fois , l'horrible jaloufie .

LE P. A B B É.

De combien de périls l'homme est environné !
C'est un roseau fragile aux vents abandonné .
Vous l'éprouvez , mon fils ! eh quoi ! si jeune encore .

C O M M I N G E.

Le malheur me poursuit dès ma première aurore .
C'est peu de ces assauts ! Un bruit inattendu
M'apprend qu'à la lumière un barbare est rendu ,
Qu'à de pleurs éternels sa femme est condamnée ;
Aux marches du tombeau , c'est moi qui l'ai traînée ! ;
Privé d'un bien si cher , égaré , furieux ,
Ne connoissant plus rien qui puis flatter mes vœux ,
Que la triste douceur , dans le silence & l'ombre ,
De nourrir le poison du chagrin le plus sombre ,
Je renonce à l'espoir des richesses , des rangs ;
Je quitte mes amis , je quitte mes parens ;
J'abandonne... une mere ; inconnu , loin du monde ;
Je cours ensevelir ma tristesse profonde .
Je cherchois un rocher , quelque désert affreux ;
Il n'étoit point pour moi d'autre assez ténébreux ,
Où je puise , à mon gré , farouche , solitaire ,
M'enfoncer , me remplir d'une image trop chère ;
Je me rappelle enfin , par le ciel inspiré ,
Qu'il est dans l'univers un séjour réveré ,
Qu'halitent la terreur , la sombre pénitence ,
Où dans l'austérité , le jeûne & le silence ,
Chaque jour entouré des horreurs du tombeau ,
Ramene de la mort le lugubre tableau ;
C'étoit-là mon asyle . Aussi-tôt je m'écrie :
Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie ;
Oui , voilà le sépulchre où doivent s'engloutir
Mes larmes , mes ennuis , un fatal souvenir ;
Ma chere Adélaïde y recevra sans cesse
Mon hommage secret , le vœu de ma tendresse :
Elle y sera le dieu dans mon cœur adoré ...
J'étois à cet excès par le crime égaré .
Je viens ; vous m'écoutez ; cette ardeur immortelle
Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zèle ;
Je m'enchaîne à vos loix ; j'appelle à mon secours
Cette fausse raison , phantôme de nos jours ,

D R A M E.

Cette philosophie impuissante & stérile ;
Qui n'apporte à nos maux qu'un remède inutile ;
J'éprouve sa faiblesse , & ses sophismes vains ,
Bien loin de les calmer , irritent mes chagrins ;
Mes jours dans la douleur commencent & s'achevent ;
Vers la religion mes tristes yeux s'élèvent :
Mon esprit éclairé l'embrasse avec transport ;
Elle a fait dans mon cœur descendre le remord ,
L'amour d'un Dieu clément , la crainte salutaire :
Elle m'a pénétré d'un répentir sincère...
Mais , mon père , ce cœur n'est point encor soumis ;
J'y sens se relever de puissans ennemis ;
J'y sens refusicer une flamme coupable :
Cet objet séducteur , ce tyran indomptable ,
Me combat , me poursuit , s'attache à tous mes pas ,
Jusques sur cette fosse , où j'attends le trépas ;
Ses traits , ses traits toujours armés de nouveaux charmes
Arrachent mes soupirs , triomphent de mes larmes...
Je penche vers la terre... ô mon consolateur !
Ne me refusez point votre bras protecteur ;
Daignez me secourir...

L E P. A B B É.

Ce n'est pas à moi , mon frere ,
C'est Dieu qui domptera ce jaloux adversaire ,
Il ne souffrira point que , par lui défendu ,
Sous un joug criminel vous soyez abattu :
Dans vos sens désolés il verfera le calme .
C'est après le combat que l'on cueille la palme :
Elle attend vos efforts , priez , priez , pleurez ;
Obtinez-vous à vaincre , & vous triompherez ,
L'aveu de vos erreurs & de votre faiblesse
Vous rend encor plus cher , mon frere , à ma tendresse .
Vous n'êtes pas le seul qui gémissiez ici ,
Dans l'ombre , dans la mort toujours enseveli ,
Le frere Euthime , hélas ! ressent le même trouble ;
Cette nuit de tristesse & s'accroît & redouble .
Aux pieds des saints autels on l'entend soupirer ,
Le tems de son épreuve étoit près d'expirer ;
Ma main lui préparoit notre chaîne sacrée ;
Il meurt , & de ses maux la cause est ignorée...
Souvent il suit vos pas...

C O M M I N G E.

Dans ce séjour d'effroi ,

Le tems de son épreuve. Le noviciat.
Notre chaîne sacrée. La profession où l'on fait des vœux
qui engagent.

32 LE COMTE DE COMMINGE.

Il nourrit sa douleur... il gémit... près de moi ;
Son ame est du chagrin profondément frappée ;
Ma fosse est quelquefois de ses larmes trempée.
Un mouvement secret me presse de favoîr
D'où naissent ses ennuis, ce sombre désespoir...
Que d'un vif intérêt je ressens la puissance !
Mais soumis à la loi, je m'enchaîne au silence.

LE P. ABBÉ.

Le silence entretient l'esprit religieux :
Rancé nous l'a prescrit. Cependant en ces lieux
Conduit par Dieu, peut-être, un étranger demande
Qu'un de nous en secret & le voie & l'entende.
Au ministère saint dès l'enfance attaché,
Dans les routes du monde à peine j'ai marché :
Du flambeau du malheur & de l'expérience
Plus éclairé que moi, dans ce dédale immense,
Vous devez posséder les moyens bienfaisans,
De consoler le cœur, de combattre les sens ;
Vous montrerez un Dieu, qui toujours nous contemple ;
Vous convaincrez, mon fils, par votre propre exemple.
Exposez les dangers, le trouble, le tourment
Qui suivent les passions & leur égarement ;
De ces tyrans de l'âme éternelle victime,
Vous pouvez mieux qu'un autre écarter de l'abîme
Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs,
Et courrent à la mort par des chemins de fleurs.
Obliger, être utile, est notre loi première :
Je romps le frein sacré qui nous force à nous taire ;
Dans ses épanchemens prévenir l'affligé,
Vouloir que de ses maux le poids soit partagé,
Qu'au fond de notre cœur son chagrin se dépose,
Sont les premiers devoirs que le ciel nous impose.
Parlez à l'inconnu, tandis qu'à nos autels
Je vais offrir l'encens & les pleurs des mortels.

Comminge se prosterne.

S C E N E III.

COMMINGE seul.

UN étranger... le voir... quelle vue importune !
Hélas ! si, comme moi courbé sous l'infortune,
Ce mortel... En est-il dans ce triste univers ,

Je m'enchaîne au silence. Qu'on n'oublie pas que le silence est le premier des statuts de la Trappe.

Je romps le frein sacré. Il n'y a que le pere Abbé qui puisse donner la permission de parler.

Qui ne se plainte point , & qui n'aït ses revers ?
 Si , du sort ennemi victime gémissante ,
 Il attend qu'une main tendre & compatissante
 Répande dans son sein ces touchantes douceurs
 Dont la pitié soulage & charme les douleurs...
 De semblables secours dépendent-ils d'Arsène ?
 Malheureux ! ... est-ce à moi d'adoucir votre peine ?

S C E N E I V.

COMMINGE , LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

Pendant que Comminge récite les derniers vers , il sort de l'aile droite du cloître un étranger conduit par un religieux , qui , selon l'usage de la Trappe , lui fait des signes pour lui montrer Comminge ; ce religieux le laisse au haut de l'escalier , après s'être prosterné devant lui . Comminge ne voit par d'Orsigni qui descend , porte ses regards par-tout , s'arrête de tems en tems sur les degrés , & paroît saisi d'une espece de terreur .

D'ORSIGNI , toujours sur les degrés , & s'arrêtant par intervalle en considérant ce souterrain .

Je demeure interdit , accablé , confondu...
 Que la religion surpassé la vertu !
 Pour les profanes yeux , ciel ! quel tableau terrible !
 L'homme ici se détruit , & tente l'impossible ;
 Quels objets !

Il lit tout haut les derniers mots d'une des inscriptions :

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ.

Effrayante leçon ! dans ce lieu redouté ,
 Impérieux effet d'un prodige suprême ,
 La nature s'élève au-dessus d'elle-même !

Il descend à ce dernier vers , s'avance sur le théâtre ;
 Comminge l'apercevant court pour se prosterner devant lui ; d'Orsigni l'en empêche avec vivacité , & lui-même s'incline .

Que faites-vous , mon pere ? Arrêtez : c'est à nous .
 De nous humilier , de tomber devant vous !
 O nouvel héroïsme ! ô sublime spectacle ...
 Non l'humaine vertu ne fait point ce miracle .
 La céleste sagesse habite ces tombeaux :
 Puissé-je lui devoir des sentimens nouveaux !

Que faites-vous , mon pere ? Il n'y a que le P. Abbé que les religieux appellent pere . Ils se nomment tous frères : mais la bonté peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de pere .

14 *LE COMTE DE COMMINGE*,
Esclave, vainement échappé de sa chaîne,
Le besoin d'un appui dans ce séjour m'amene ;
Depuis près de deux ans, dans un château voisin
Renfermant, loin du monde, un malheureux destin ;
Là, j'espérois du tems & de la solitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triste inquiétude,
Subjuguer un penchant de ma raison vainqueur,
Du trait qui m'a percé guérir enfin mon cœur ;
Plus déchiré, je viens parmi des ames pures
Chercher quelque remede à mes vives blessures,
Contre les sens trompeurs, & leur sédition,
Implorer le secours de la religion.

COMMINGE, à ce dernier vers ayant
observé d'*Orsigni* avec une attention qui croit toujours,
dit à part :

C'est lui.. c'est d'*Orsigni*.. De cet époux perfide
Le frere vertueux.

S'adressant à lui avec transport.

Que fait Adelaïde ?.

Vit-elle ? Songe-t-elle ? à part. Où m'égaré-je ? . cieux ! ;

D'ORSIGNI, à son tour examinant
Comminge, dit vivement :

Vous connoissez.. Ses traits.. le Comte !.

COMMINGE troublé.

Dans ces lieux

On dépouille l'orgueil de la faiblesse humaine ,
Dans moi.. vous ne voyez que l'humble frere Arsène ,
Le dernier des mortels .. & le plus malheureux.

D'ORSIGNI, toujours le regardant.

Je ne me trompe point.. j'en dois croire mes yeux..

J'ai peine à revenir de ma surprise extrême..

Ici.. sous cet habit.. lui.. Comminge !.

COMMINGE.

Lui-même ;

Lui, qui pour triompher d'un invincible amour ,
Venant vivre & mourir dans cet obscur séjour ,
Eût voulu se cacher à la nature entiere ;
Lui, qui dans les remords , les larmes , la priere ;
Brûle, plus que jamais , de ce coupable feu ;
Lui , qui , dans cet instant , parjure envers son Dieu .
Hâtez-vous , s'il se peut , d'ajouter à mes crimes ;
Réveillez , attisez des feux illégitimes ;
Enfin.. d'Adelaïde osez m'entretenir .
Ah ! plutôt.. de mon cœur cherchez à la bannir .
Non.. ne m'en parlez point : je ne veux rien entendre ;

Dites-mci.. seulement.. ne pourriez-vous m'apprendre
Si ses jours plus sereins coulent dans le bonheur?
Ses attraits.. (*à part.*) où m'engage une honteuse ardeur?

D'ORSIGNI, rapidement.

Ses attraits ont hélas ! conservé leur emprise:
Vous avez un rival.

C O M M I N G E.

Que venez-vous de dire ?

Ah ! c'est-là cette main dont le fatal secours
M'a laissé les tourmens attachés à mes jours;
Nommez-moi le cruel.

D'ORSIGNI.

Vous allez le connoître;
Vous lui rendrez justice, & le plaindrez peut-être.

L'espoir avec l'amour de concert m'aveugloit;
Je touchois à l'autel où l'hymen m'appelloit;
Quand d'avares parens les mains me repousserent,
Que, prêts à se former, mes liens se briserent;
En ces momens, mon frere au comble de ses vœux,
Peu fait pour posséder un bien si précieux,
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde :
Je la vois; sa beauté, son air noble & timide,
Sa tristesse touchante & sa douce langueur,
Tout présente à mes yeux un objet enchanteur.
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée,
A recevoir ses traits étoit trop préparée.
Sans vouloir m'éclairer sur des troubles nouveaux,
Je cédois au plaisir de parler de mes maux;
Adélaïde apprend & plaint ma destinée;
Sur ce récit sans cesse elle étoit ramenée.
Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux,
L'avoient, sourds à ses cris, lié par d'autres nœuds :
» A d'autres nœuds fourmis ! elle est donc bien à plaindre
» S'écrie Adélaïde; eh ! qu'il est dur de feindre,
» De cacher ses combats, son infidélité !
» Quel horrible tourment que la nécessité
» D'aller porter un cœur, dont un autre a l'hommage,
» Dans les bras d'un époux, que sans doute on outrage !
A ces mots, quelques pleurs qu'elle cachoit envain,
Pour l'embellir encore s'échappoient dans son sein;
Enfin, je m'apperçois qu'une flamme adultere
Me brûle.. que j'aimois la femme de mon frere.
A moi-même en horreur, mes remords m'étoient chers;
La fureur vous amene; on vous met dans les fers:
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes,
Et dans tout l'appareil du pouvoir de ses charmes,
Embrasse mes genoux : » A vous seul j'ai recours;

16 LE COMTE DE COMMINGE,
» Du malheureux Comminge allez sauver les jours ;
» Je vous estime assez, pour vous montrer mon ame,
» Sachez quel sentiment.. c'est l'amour qui l'enflame ;
» Je ne vous cache point mon crime, mes malheurs,
Pourfuit-elle, au milieu des sanglots & des pleurs :
» Mais ma funeste erreur ne m'a point aveuglée,
» Et.. c'est à la vertu que je l'ai révélée ;
» Qu'il soit libre, m'oublie.. & me laisse gémir.
» Mon devoir vous répond que je saurai mourir. »
Aussitôt j'interromps : « Vous serez obéie ,
» Madame.. d'un rival je cours sauver la vie. »
Je fais faire des sens la lâche trahison ;
J'écoute l'honneur seul ; j'ouvre votre prison :
Vous en sortez, conduit par d'Orsigni lui-même.
Quel plaisir je goûtois à cet effort suprême !
Que la vertu nous touche, & qu'elle a de douceurs !
Je reviens. « J'ai fermé la source de vos pleurs ,
» Madame, il est sauvé; pour toute récompense ,
» C'est moi qui vous demande un éternel silence.
» J'ai pu vous offenser : mais un pur sentiment
» M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment ».
De ce feu criminel mon ame étoit remplie ;
Je retombois toujours ; ma raison affaiblie
Me livrois à regret de pénibles combats
Qui lassoient mon courage, & ne me domptoient pas ;
Cependant j'ai su fuir ; hélas ! fuite inutile !
Mon amour me suivoit dans mon nouvel asyle.
Il faut en triompher, & c'est de mon rival
Que j'attends le succès d'un combat inégal.
Que la religion, de mes sens souveraine ,
Me console par lui, m'éclaire & me soutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orsigni.. Que m'avez-vous appris ?
Ah ! de tant de vertu vous me voyez surpris.
C'est moi, dont vous devez appuyer la faiblesse ;
C'est à moi d'immoler.. ma coupable tendresse.
Oui, la religion nous prête des secours .
Mais à la voix du ciel je résiste toujours ;
Mon bras paroît s'armer contre le bras suprême ;
Je le fais, je l'offense, & trahis Dieu lui-même ,
Lorsque dans ce moment, d'Adélaïde enfin..
Je n'en parlerai plus. Tout me perce le sein ;
Tout blesse un cœur sensible, & fait saigner sa plaie !
Il est dans ce séjour un mortel qui s'effaye
A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux ;

Un mortel qui s'effaye. Le Noviciat.

Peut-être ,

Peut-être, comme nous, c'est quelque malheureux
Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,
Vient cacher en ces murs sa triste destinée !
Je ne fais.. ses soupirs.. ses longs gémissemens
Excitent ma pitié, redoublent mes tourmens ;
Il semble me chercher, & fuit pourtant ma vue !
Mon ame en sa faveur n'est pas moins prévenue.
Je voudrois m'éclairer sur ce sombre chagrin :
Mais un désir pressant me sollicite envain :
Un silence éternel doit nous fermer la bouche,
Et jamais..

S C E N E V.

COMMINGE, D'ORSIGNI,
LE FRERE EUTHIME.

Ce dernier, sur la fin de la scène précédente, descend de l'escalier au côté gauche ; il semble marcher avec peine ; il apperçoit Comminge, lève ses deux mains vers le ciel, les laisse retomber en les joignant, en met ensuite une contre son cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue de descendre & fait quelques pas sur la scène. On ne peut voir le visage de ce religieux, sa tête étant ensevelie dans son habillement.

COMMINGE l'appercevant.

LE voici. Que son aspeſt me touche !
Devois-je être, ô mon Dieu ! percé de nouveaux coups ?
Euthime traîne ses pas vers la fosſe destinée à Comminge.

D'ORSIGNI, jettant les yeux sur lui.
Où va-t-il ?

COMMINGE.

Vers ma fosſe.

D'ORSIGNI.

O Ciel ! que dites-vous ?

Cest..

COMMINGE, en montrant sa fosſe.

Oui, voilà le terme où les malheurs finissent,
Où des fonges trop vains, hélas ! s'évanouissent ;
C'est là, qu'en peu de jours, peut-être en cet instant..
(La vie est pour Comminge un fardeau si pèsant !)
Je vais ensevelir vingt-six ans de misères..

Euthime considère la fosſe de Comminge avec une attention
qui semble partir du cœur, lève les mains au ciel, les
étend vers cette fosſe, & les rejoignant ensuite, tourne
ses regards vers Comminge.

18. LE COMTE DE COMMINGE.

Ainsi la loi l'ordonne à tous nos Solitaires ;
D'une main courageuse ils doivent se former
Cet asyle.. Avec attendrissement.

Où le cœur ne pourra plus aimer !
Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime,

Il montre la fosse d'Euthime, qui est au côté droit, au-devant du théâtre.

De cet infortuné..

Comminge l'observe toujours, il le voit prenant la poche sur les bords de la fosse.

Quel sentiment l'anime ?
Pense-t-il m'épargnier ces horribles travaux ?

D'ORSIGNI, le regardant aussi,
Il ressent votre peine ! il partage vos maux !

COMMINGE.

Cet instrument de mort..

Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instrument, autant de fois il lui est échappé des mains.

A ses efforts échappe !

EUTHIME, l'a laissé enfin tomber
en poussant un profond gémississement.

Ah !

COMMINGE.

Quel gémississement !

D'ORSIGNI, avec transport.

Que cet accent me frappe !

Ne pourriez-vous favoîr ?

COMMINGE.

Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.

Il vient !.

Comminge va au-devant de lui : mais Euthine après s'être tourné du côté de Comminge, jette un long soupir, & se retire. Comminge lui dit avec douleur :

Vous me quittez !.

Ciel ! je trahis mes vœux.. le silence..

A d'Orsigni, qui veut suivre Euthime.

Reftez.

Euthime monte lentement par le même escalier ; lorsqu'il est près de l'aile en face de cet escalier, il se retourne encore pour regarder Comminge, lève les mains au Ciel, & sort.

S C E N E I V.

C O M M I N G E, D O R S I G N I.

C O M M I N G E arrêtant toujours d'Orsigni
qui veut suivre Euthime.N O N.. ne le suivez point; nos loix nous le défendent,
Et... *Il revient au-devant du théâtre.*Que mes derniers pleurs devant vous se répandent.
Toujours plus attendri pour cet infortuné,
A pénétrer son sort, toujours plus entraîné,
Un mouvement confus m'inquiète.. m'agite;
Le malheur qui me suit, & s'accroît, & s'irrite.
D'Orsigni.. laissez-moi.. puis-je vous secourir?
Je ne puis.. que donner l'exemple de mourir.

D' O R S I G N I.

Connoissez d'Orsigni : c'est peu qu'il se combatte,
Qu'il s'obstine à soumettre un penchant qui le flatte;
A de plus grands efforts je saurai m'affirmer :
Malgré vous.. malgré moi, je saurai vous servir;
Je dompte ma foiblesse, & l'honneur seul me guide..
Par un fidèle écrit je veux qu'Adélaïde
Sache..C O M M I N G E, *avec vivacité.*

Que je me meurs..

D' O R S I G N I, *aussi vivement.*

Que vous l'aimez.

C O M M I N G E.

O Dieu!

Qu'avez-vous dit? qui? moi? j'entretiendrois ce feu!
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre!
Est-ce vous, d'Orsigni, que ma vertu doit craindre?
Et j'ose encor l'entendre, & ne le quitte pas!
Ote-moi de ses yeux, Dieu, viens guider mes pas.*Il fait quelques pas pour se retirer de la scène.*

D' O R S I G N I.

Eh! le trahiriez-vous, lorsqu'après d'une mère..

C O M M I N G E, *revenant, & avec transport.*
Elle vous est connue! Elle voit la lumière!

D' O R S I G N I.

Elle n'a point encor dans la tombe suivi
Votre pere..

C O M M I N G E.

Ta main, ô ciel! me l'a ravi..

D' O R S I G N I.

Dépouillé de sa haine & d'un courroux sévère;
Le repentir tardif a fermé sa carrière :

20 LE COMTE DE COMMINGE.

Ce pere, alors sensible, ignorant votre sort,
En regrettant un fils, s'accusoit de sa mort;
De votre mere enfin qui gémit dans les larmes,
La seule Adélaïde adoucit les allarmes.

COMMINGE.

Ma mere.. Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Unissent leurs douleurs.

Qui peut vous retenir? Allez fecher leurs pleurs.
C'est à moi de cherir ce séjour de tristesse;
Sans doute Adélaïde écoutant sa tendresse..

COMMINGE.

Vous voulez m'égarer, appésantir mes fers!

D'ORSIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers,
Cet objet d'une flamme à tous les deux si chere,
A vu rompre ses noeuds; que la mort de mon frere.

COMMINGE, avec transport.

Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Est libre.

COMMINGE, avec désespoir.

Et je suis enchainé!

Après une longue pause.

Grand Dieu! suis-je à tes yeux assez infortuné?
Je pourrois à ses pieds lui dire que je l'aime;
Qu'elle est de mes destins la maîtresse suprême;
Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur;
Que jamais mon amour ne sortit de mon cœur!

A d'Orsigni avec fureur.

Retirez-vous, cruel; fuyez de ma présence;
Que ne me laissiez-vous mon heureuse ignorance?
Vous venez redoubler mon supplice infernal;
De semblables bienfaits sont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi! ces liens sacrés..

COMMINGE, toujours avec fureur.

Ma chaîne est éternelle!

Chaque instant la resserre & la rend plus cruelle:
Contraint dans mon tourment, à cacher mes douleurs,
A repousser ma plainte, à dévorer mes pleurs,
Ne pouvant espérer que la fin d'une vie,
De crimes, de remords trop long-tems poursuivie,
Et plus coupable encore à mon dernier soupir:
Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir!
Dans ce gouffre effrayant tout mon esprit s'abîme!
Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe sa victime!

A d'Orsigni.

Barbare!.. Quelle mort va déchirer mon sein!

D R A M E.

24

Depuis quatre ans entiers combattant mon destin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug insupportable,
Où l'amour.. où l'espoir.. où l'espoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur consumé de regrets ;
Enfin, depuis un an, la colere céleste
M'a fait fermer ces nœuds.. ces nœuds que je déteste ;
Et quand je sucombe sous ce pesant fardeau,
Mes pas sont retenus aux portes du tombeau..
Et j'y vais retomber plus malheureux encore !
Elle est libre, elle m'aime.. ô ciel ! .. & je l'adore.
Oui, tous mes sens sont pleins de ce fatal amour :
Je le dis à la nuit, je le redis au jour ;
Oui, ce feu me dévore, il embrase mon âme ;
Envain l'honneur, le ciel s'opposent à ma flâme :
Les loix, l'honneur, le ciel, rien ne peut m'arrêter ;
Je me livre aux transports, qui viennent m'agiter ;
Je me livre à l'amour, qui m'a brûlé sans cesse ;
Toutes les passions échauffent mon yvresse..
Ah ! que votre pitié pardonne au désespoir ;
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir..
Vous parler.. Dans ce lieu.. Que d'Orsigni décide
Si je dois.. Je n'entends, ne vois qu'Adélaïde.
D' O R S I G N I, *en se retirant.*
Que je le plains, hélas !

C O M M I N G E, *seul.*

L'ENFER est dans mon cœur..
Je ne me connois plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre ;
Ce n'est pas trop de toi, grand Dieu, pour le combattre.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

C O M M I N G E, *seul, descend dans une situation qui annonce sa douleur ; il s'avance sur la scène, reste quelque tems dans un profond accablement, & dit :*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi ?
Sais-je ce que je veux ? sais-je ce que je doi ?
En ces murs d'Orsigni revient, & va m'entendre :
Eh ! quel est mon espoir ? & que dois-je prétendre ?
Rejeter mes liens ! rompre des fers sacrés !
Violer des sermens à l'autel confacré !....

22 LE COMTE DE COMMINGE,

Et ce vœu de mon cœur , le vœu de la nature ,
Ce serment solennel d'une tendresse pure ,
N'ont-ils pas précédé ces sermens odieux ?
L'homme est-il un esclave enchaîné par les cieux ?
Pour sa foiblesse est-il quelque joug volontaire ?
Des humains malheureux le bienfaiteur , le pere...
Ce Dieu qui nous créa , que nous devons cherir ,
Comme un sombre tyran verroit avec plaisir
Le trait de la douleur déchirer son image ,
Une éternelle mort détruire son ouvrage !
Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur ,
Et mes tourmens feroient sa gloire & sa grandeur !
Ce seroit le servir , lui rendre un digne hommage ,
Que d'épuiser mes jours dans un long esclavage !...
Non. Je reprends mes droits : l'aveugle humanité
Ne doit former des vœux que pour la liberté ;
N'avons-nous pas assez d'entraves & de chaînes !
Est-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines ?
Lié par des sermens... ils sont tous oubliés :
J'adore Adélaïde , & je vole à ses pieds ;
Qu'un moment je la voie , & tous mes maux s'effacent ;
Ses charmes si puissans dans mon cœur se retracent ;
Si le ciel s'offroisit du retour de mes feux ,
Il fauroit les éteindre , & triompheroit d'eux...

Poursuis , lâche Comminge : outrage un Dieu suprême ;
A l'audace , au parjure ajoute le blasphème.
Apostât , sacrilège , où vient de t'emporter
Un amour insensé , que tu ne peux dompter ?
Tu parles de briser les noeuds qui t'asservissent !
Tes sens à la foiblesse , au crime t'enhardissent !
Si ce phantôme vain qui fascine les yeux ,
Qui n'a de la vertu que l'éclat spacieux ,
Si l'honneur t'arrachoit ta promesse fripole ,
Réponds , oserois-tu manquer à ta parole ?
Et la religion , tous les peuples des cieux ?
Un Dieu même aux autels , un Dieu reçut tes vœux ;
Et tu les trahis !... Ce Dieu prêt à t'absoudre ,
S'il ne peut te toucher , ne crains-tu pas sa foudre ?
Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats ?
Vois sortir , vois monter des gouffres du trépas
Ces spectres ténébreux... Toutes ces pâles ombres
Me lacent... Quels regards & menaçans & sombres !
Du fond de ce sépulchre , une lugubre voix...
Il s'ouvre... Quel objet ! C'est Rancé que je vois !
Lui... qui vient me couvrir du feu de sa colere !
I s'élève... arrêtez , arrêtez , ô mon pere !
Il parle !... « Malheureux , où vas-tu t'égarer !
D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer !

» Tu veux rompre ces noeuds qu'il a serré lui-même !
 » Penses-tu détourner le mortel anathème !
 » A ton oreille envain ton arrêt rétentit !
 » Le ciel t'a rejeté ; tremble ; l'enfer rugit :
 » Il demande sa proie , & déjà la dévore.
 Que faut-il ! Repousser l'image que j'adore !
 Arracher de mon cœur un penchant immortel !
 Oublier un objet... qui vient avec le ciel
 Partager mon hommage , & disputer mon ame !
 Que dis-je ! Adélaïde... Elle seule m'enflamme ;
 Tu tonnes , Dieu jaloux ! eh bien : j'obéirai...
 A tes loix affervi , j'oublurai... je mourrai...

S C E N E I I.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

Sur la fin de la dernière scène , on voit d'Orsigni descendre de l'escalier au côté droit avec une lettre à la main ; il lève quelquefois les yeux au ciel , les laisse retomber sur cet écrit , annonce la plus profonde douleur , & vient sur la scène.

COMMINGE , appercevant d'Orsigni ,
 fait quelques pas au-devant de lui.

D'Orsigni... Mais d'où vient ce trouble... ces allarmes...

D'Orsigni a toujours les yeux attachés sur la lettre , & avance sur le théâtre.

Ses yeux sur un écrit... qu'il trempe de ses larmes !

Avec transport.

Ah ! parlez , d'Orsigni... Tous mes sens déchirés...

Parlez... Adélaïde... à ce nom vous pleurez !

D'ORSIGNI , le regardant avec attention.

Comminge... Ah ! malheureux ! le ciel... à part , fuyons sa vue.

COMMINGE , avec transport.

Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue...

Vous ne répondez point ! je vous entends gémir !

D'ORSIGNI , avec une profonde douleur.

Nous n'avons plus tous deux , Comminge , qu'à mourir...

A part. Mais quel est mon dessein ! Mon amitié fidèle
 Doit plutôt lui cacher cette affreuse nouvelle.

Avec trouble.

Laisse-moi dans les pleurs ; ces chagrins... sont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguisemens redoublent mon effroi.

Tout ce que j'aime... ô Dieu ! donne-moi cette lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre...

Je t'épargne des maux...

24 LE COMTE DE COMMINGE
COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer;

D'ORSIGNI.

C'est à moi de souffrir.

COMMINGE.

C'est à moi d'expirer;

D'ORSIGNI, à part.

Qu'ai-je fait ? Et j'irois... je ne puis m'y résoudre ;
Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre !...

A Comminge.

N'abaisse plus les yeux sur ce triste univers ;
Tu n'y verrois, helas ! que d'effrayans revers...

Faisant quelques pas pour se retirer.

Adieu, Comminge... adieu.

COMMINGE, furieux de douleur, &
s'opposant à la sortie d'Orsigni.

Non, cruel, non, barbare...

Je lirai cet écrit...

D'ORSIGNI, s'arrêtant.

Le désespoir l'égare !

Si tu m'aimes, permets...

COMMINGE.

Je n'écoute plus rien.

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur !

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

D'Orsigni veut se retirer.

Comminge embrassé ses genoux.

Donne-moi... me quitter ! A tes pieds je me jette.

D'ORSIGNI, le relevant avec vivacité,
& l'embrassant.

Tu vois trop ma douleur... elle n'est point muette.

Avec une douleur animée.

Que me demandes-tu ?

COMMINGE, avec impétuosité.

La fin de mes malheurs.

Le trépas, cette lettre.

D'ORSIGNI la lui donnant avec la
même vivacité.

Eh bien ! prends, lis, & meurs.

COMMINGE lit.

» Grace à notre recherche, à la fin moins stérile,

» Nous avons découvert votre nouvel asyle.

» Hélas ! puissiez-vous y goûter,

» Vainqueur des passions, un destin plus tranquile !

» Quels coups nous allons vous porter !

» Depuis un an, sachez que du sort poursuivie...

Aprè

» Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit...

» De son amant l'ame toujours remplie...

» Victime du chagrin qui la perfécutoit...

» Adélaïde... a terminé... sa vie...

*Comminge tombe évanoui sur une des sépultures des religieux :
on se rappellera qu'elles sont un peu élevées de terre.*

D'ORSIGNI, voulant le relever.

Comminge ! ô mon ami !... comment le soulager ?
Dans ce séjour...

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ, descendu de l'escalier au
côté droit, & arrivé sur la scène.

S A C H O N S pourquoi cet étranger...

D'ORSIGNI, soutenant Comminge,
& appercevant le P. Abbé.

Ah ! mon pere ! accourez... daignez... Comminge expire...
Cette lettre...

*Elle est à terre, aux pieds de Comminge.
L'amour... que puis-je, hélas ! vous dire ?*

COMMINGE, se relevant en quelque sorte du
sein de la mort, voyant le P. Abbé, s'écrie &
Elle est morte, mon pere ! & il retombe.

LE P. ABBÉ allant l'embrasser & le soutenir.
Ecoutez un ami,

Qui de votre infortune avec vous a gémi ;
La piété console, & n'est que la nature
Ardente à secourir, plus sensible, plus pure ;
Contre l'adversité je viens vous appuyer ;
De vos pleurs attendri, je viens les effuyer.

D'ORSIGNI, au-devant du théâtre.

Quoi ! la religion est si compatissante,
Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante !
On la redoute ailleurs, prompte à nous allarmer...
Ah ! mortels, c'est ici qu'on apprend à l'aimer...

LE P. ABBÉ.

Des humaines terreurs que la suite est cruelle !

A Comminge qu'il tient embrassé.
Ne vous refusez pas à mes soins, à mon zèle ;
Revenez, à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE se relevant un peu.
Je l'ai perdue ! Enfer, as-tu d'autre tourment ?

Et il retombe encore.

LE P. ABBÉ à d'Orsigni.
Permettez qu'en secret un moment...

D'Orsigni veut se retirer.

COMMINGE, se relevant avec fureur.
Qu'il demeure ;

26 LE COMTE DE COMMINGE,

Mon pere, qu'a les yeux je gémisse, je meure ;
Tous mes crimes encor ne lui sont pas connus :
Il m'avoit supposé quelque ombre de vertus ;
Il pourroit m'estimer : de son erreur extrême
Qu'il soit désabusé... que d'Orsigni... vous-même...
Que l'enfer, que le ciel, que l'univers entier,
Apprennent des torts, qu'on ne peut expier ;
Qu'une ame sans remords devant vous se déploye :
Oui, dans ce même instant où le ciel me foudroye.
Je formois le projet... tous mes liens rompus...
J'allois porter mon cœur aux pieds... elle n'est plus !...
Et ce Dieu m'en punit *d'Orsigni fort.*

Vous me quittez ?...

Au P. Abbé.

Mon pere,

Vous n'empecherez point qu'il ferme ma paupière ?

S C E N E I V.

COMMINGE, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ.

C'EST à mes seuls regards que vous devez offrir
Les blesfures d'un cœur...

COMMINGE, *toujours sur cette sépulture,*
& avec une espace de fureur.

Que rien ne peut guérir.

Mon pere, c'en est fait qu'il me réduise en poudre,
Ce Dieu qui s'est vengé ? j'attends ici sa foudre.

Il embrasse la terre avec transport.

LE P. ABBÉ.

Ah ! malheureux Affène ! ah ! mon fils, connoissez
Ce Dieu qui vous entend, & que vous offensez :
Sans douce, contre vous s'armant de son tonnerre,
Il peur de sa justice épouvanter la terre,
Exposer à nos yeux dans votre châtiment,
Du céleste courroux l'éternel monument ;
Il peut vous accabler de sa grandeur terrible :
Mais ce Dieu.. C'est un pere indulgent & sensible ;
Et vous en abusez, enfant dénaturé !

COMMINGE, *dans la même situation.*
Mon pere ! Ah ! loin de moi, ce Dieu s'est retire ;

Il m'ôte Adélaïde. *Il dit ces mots en pleurant.*

LE P. ABBÉ.

Et vous osez, mon frere,
Elever jusqu'à lui votre voix téméraire !
Dans vos impiétés vous accuisez le ciel !
Rendez grace plutôt à son bras paternel ;
Que dis-je ? Vous pleurez l'objet qu'il vous enleve ;

Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive ?
 Qui l'immole ? homme aveugle, ouvre les yeux c'est toi,
 C'est toi, qui trahissant ta promesse, ta foi,
 Transfuge des autels, pour marcher vers l'abîme,
 Courrois te rendre au monde, à la fange du crime ;
 Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immensité,
 Les profondeurs du tems & de l'éternité,
 Il a lu dans ton cœur, dans ses plis infideles,
 En a développé les trames crimelies ;
 Il t'a vu prêt enfin à rompre tes serments :
 Il te ravit l'auteur de tes égaremens ;
 Sa clémence lassée, à l'homme t'abandonne.
 S'il t'échappe des pleurs, que le ciel te pardonne,
 Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet.
 Par la voix du devoir je vous parle à regret ;
 Donnez-moi votre bras.. .

*Il relève Comminge qui fait des efforts, &
 s'appuie sur le bras du P. Abbé.*

C O M M I N G E.

Qu'exigez-vous, mon pere ?

J'allois sur cette tombeachever ma misère ;
 Pourquois me rappeller à ce jour que je suis ?
 Nommez-moi criminel : je fais qu' je le suis ;
 Mais cet objet, mon pere, il n'étoit point coupable ;
 J'ai fait tous ses malheurs : le ciel inexorable
 Auroit dû sur moi seul appésantir ses coups,
 Et sur Adélaïde il les réunit tous !

L E P. A B B É.

Respectez ses décrets ; adorez ses vengeances,
 Et souffrez.

C O M M I N G E.

Il a mis le comble à mes souffrances.

Je ne le cache point : trois-je vous tromper ?
 Son bras du coup mortel eit venu me frapper.
 Je crains peu le trépas : je le vois d'un œil ferme,
 Comme de mes malheurs le remede & le terme.
 Mais ce que je redoute, eft un Dieu courroucé.
 Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé ;
 Je frémis de le dire, Adélaïde eft morte,
 Et sur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte :
 Voilà le seul objet qui me fuit au tombeau.
 A la pâle clarté de ce triste flambeau,
 C'est elle que je vois, plus séduisante encore ;
 Aux autels prosterné, c'eft elle que j'adore :
 D'autant plus accablé de ma funeste erreur,
 Que même le remord n'entre plus dans mon cœur.

L E P. A B B É.

Qu'un espoir courageux vous flatte & vous anime ;
 Criez à votre Dieu du profond de l'abîme :
 D'un honteux esclavage il brisera les fers.

28 LE COMTE DE COMMINGE,

Le créateur des cieux, le souverain des mers,
Qui fait taire d'un mot les bruyantes tempêtes,
Enchaîne avec les vents la foudre sur nos têtes,
Sçaura rendre le calme à vos sens agités :
Mais le zèle constant obtient seul ses bontés.
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuissante
Ces sublimes élans, cette flamme agissante,
Qui nous porte à l'amour de la divinité ?
Qu'en toute son horreur à vos yeux présenté
Le trépas vous inspire un effroi salutaire :
Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire ;
Plus docile à nos loix,achevez de creuser
Cette fosse, où l'argile ira se déposer.
Tremblez que cet esprit, qui survit à nous-même,
Dans ses destins nouveaux n'emporte l'anathème ;
Frémissez : contemblez l'arbitre fouverain,
Sur cette fosse assis, la balance à la main ;
Le pere a disparu : vous voyez votre juge ;
Il prononce.. Où sera, mortel, votre refuge ?

En lui montrant sa fosse.

C'est donc là que penché sous le glaive d'un Dieu,
C'est là que vous devez ensevelir ce feu,
Qu'il faut que votre cœur se soumette, se brise,
Sur vos devoirs cruels, que la mort vous instruise..
Avec ce maître affreux je vous laisse..

Il fait quelques pas pour se retirer.

COMMINGE l'arrêtant, & vivement
Un moment,

Mon pere.. cet Euthime irrite mon tourment ;
Tantôt je l'ai revu.. je résiste avec peine
Au désir de savoir quel sujet le ramene,
Ici.. sur mes pas même.. il semble partager
Mes chagrins, mes travaux.. il veut les soulager ;
Sur ma fosse il levoit une main défaillante,
Et sa main retomboit toujours plus languissante ;
Lui serois-je connu ? pourquoi ces pleurs ? sachez
Dans quelle sombre nuit ses destins sont cachés.
De moi-même étonné.. quel sentiment me guide ?
Qui peut m'intéresser après Adélaïde ?

LE P. ABBÉ,

Eh quoi ! toujours ce nom ? je remplirai vos vœux ;
Je vais enfin lever ce voile ténébreux ;
Euthime m'apprendra quelle raison puissante
Rappelle à vos côtés sa douleur gémissante ;
Je vous en instruirai. Son état est touchant !
Au matin de ses jours, il penche à son couchant !
On craint que le poison de la mélancolie
N'ait bientôt consumé le reste de sa vie.

*Qui fait taire d'un mot, imperavit ventis & mari, & facta
est tranquillitas magna.*

C O M M I M G E , avec emportement.

Ah ! ce revers manquoit à mon malheureux sort !

L E P. A B B É.

Dans ces tombeaux , mon frere , étudiez la mort :
Je vous l'ai dit : cherchez son horreur ténébreuse ..
C'est l'école de l'homme.Il fait encore quelques pas pour sortir.
C O M M I N G E allant à lui.
Ame si généreuse ,Où regne la nature avec la piété ,
Où Dieu se fait sentir dans toute sa bonté ,
Puisqu'il n'est point permis d'entretenir l'idée ..
D'un si cher souvenir mon ame est possédée !
Que du moins (je n'implore , hélas ! que la pitié)
Mes pleurs puissent couler au sein de l'amitié !
Faut-il que tout entier le sentiment s'inamole ?
Et le ciel défend-t-il qu'un ami me console ?
Mon pere .. d'Orsigny soulageoit ma douleur ..
Qu'il revienne ..

L E P. A B B É le serrant contre son sein :

Est-ce à vous à douter de mon cœur ?
Me suis-je à votre égard montré dur , inflexible ?
Et pour être chrétien , doit-on être insensible ?
Ne connoîtrez-vous point , exempt de passion ,
Le véritable esprit de la religion ?
Le tendre sentiment compose son essence ;
Le tendre sentiment établit sa puissance ;
Si Dieu n'eût point aimé , suivrions-nous sa loi ?
C'est l'amour qui soumet la raison à la foi ..
Vous verrez votre ami ,

Comminge se prosterné devant le P. Abbé.

S C E N E V.

C O M M I N G E seul , & revenant au-devant du théâtre.

Q U E mes maux sont horribles !

Eh ! qu'il est de tourmens pour les ames sensibles !
Combien de fois on meurt avant que d'expirer !
Tout m'attendrit , m'afflige , & vient me déchirer !
Cet Euthine .. Ah ! Comminge , écarte les alarmes ;
Dans tes yeux presque éteints est-il encore des larmes ?
Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir ,
Ton cœur au sentiment pourroit-il se r'ouvrir ?
J'ai tout perdu ! . C'est moi que le tombeau dévore !
C'est moi .. qui ne suis plus ! ô mon Dieu que j'implore ;
Tu veux .. que je l'oublie ! ô comble de douleurs !
Tu prétends lui ravir jusqu'à mes derniers pleurs !
Et ce supreme effort .. n'est point en ma puissance .
Pardonne , Dieu vengeur , je fais que je t'offense ;
Je voudrois .. t'obéir ..

30 LE COMTE DE COMMINGE,
Il court au tombeau de Rancé, l'embrasse avec vivacité, &
y repand des larmes. Ah ! donnez-moi ton cœur,
Toi, qui des passions pus te rendre vainqueur,
Rancé, tu fus aimer, tu connus la tendresse :
Tu sauras, comme il faut surmonter sa faiblesse,
Ta vertu, que le ciel prit soin de soutenir,
De l'objet le plus cher dompta le souvenir ;
Du pied de son cercueil, sur sa cendre fumante,
Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante :
Je n'ai point ton courage.. Ah ! viens à mon secours,
Viens, subjugue un tyran.. qui l'emporte toujours.
Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes ;
D'Adélaïde en moi combats, détruis les charmes ;
L'ai-je pu dire, hélas ! je retombe à ce nom ;
Prête-moi.. tout l'appui de la religion.
Mes larmes vainement inonderoient ta tombe !
Aimas-tu comme moi ? Sous mes maux je succombe.

*Il est penché sur le tombeau, aux pieds de la croix
& dans un profond accablement.*

SCENE VI. COMMINGE, EUTHIME.

Euthime descend de l'escalier au côté droit ; c'est de ce même côté que Comminge à les deux mains & la tête appuyées sur le tombeau ; il est donc assez naturel qu'il ne voye pas Euthime, qui n'aperçoit point aussi Comminge. Euthime se traîne jusqu'à sa fosse ; on se souviendra qu'elle est sur le devant du théâtre à droite ; ce religieux qui a toujours la tête enfoncée dans son habillement, examine long-tems son dernier asyle ; il gémît, il y tend les deux mains qu'il leve ensuite au ciel ; il quitte ce lieu de la scène, fait quelques pas pour se retirer, apperçoit Comminge, paraît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin ; Comminge qui ne l'a pas vu, se leve, & passe au côté gauche du théâtre, près de sa fosse ; Euthime court prendre sa place. Il a remarqué que Comminge avoit laissé échapper des pleurs sur le tombeau : il y demeure dans la même situation où l'on a vu Comminge.

COMMINGE se levant, comme on vient de le dire, & allant vers sa fosse.

ALLONS nous acquitter d'un barbare devoir.
Qu'ai-je dit ? Le trépas n'est-il point mon espoir ?

Il prend la pioche.
Terre, mon seul asyle, à ton sein qui m'appelle,
Puis-je rendre assez-tôt ma substance mortelle ?
Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré,
Pourroit-il assez-tôt être au néant livré ?

Il enfonce la pioche, creuse la terre, & trouve de la résistance. Pendant ce tems Euthime donne des baisers au tombeau ; on diroit qu'il y eut recueillir dans son cœur les larmes de Comminge.

Tu m'opposes, ô terre, un rocher inflexible !
Ouvre-toi sous mes coups.. à mes pleurs sois sensible..

En pleurant.

De tes flancs amollis.. je ne veux qu'un tombeau.

Il arrache des pierres, qu'il jette sur le bord de la fosse ; il s'arrête appuyé sur la pioche ; & continue.

Éprouvé, chaque jour, par un tourment nouveau,
Aurois-je à regretter une vie importune ?

Hélas ! dès le berceau j'ai connu l'infortune,
Les maux les plus cruels, les supplices du cœur :
L'existence pour moi ne fut que la douleur.

Il creuse encore la terre, laisse la pioche, prend entre ses mains un crâne, le considère avec une attention ténacuse.

De cet être animé par un rayon céleste,
De l'homme malheureux voilà donc ce qui reste !

Ils ont aimé sans doute... & leur cœur ne tient plus !

Il laisse, avec un signe d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime. Comminge à son front appuyé sur les deux mains : il reste quelque temps dans ce sombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aspect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revenu à lui, poursuit.

Ciel ! soutiens mes esprits de douleur abattus.

Euthime se relève, tourne les yeux vers le ciel, met la main sur son cœur, & retombe dans la même situation. Comminge prend la pelle, jette la terre de côté & d'autre, met les pieds dans sa fosse, la considère avec cette mélancolie profonde, le caractère de l'âme pénétrée.

Que j'ose de ma cendre envisager la place..

La.. je ne ferai plus.. C'est dans ce court espace

Que tout s'anéantit.. tout.. jusques à l'espoir ;

C'est ici.. que l'amour n'aura plus de pouvoir ,

Qu'Adélaïde enfin.. je vis.. je brûle encore ;

Je sens.. qu'Adélaïde est tout ce que j'adore.

Il laisse tomber la pelle, tombe lui-même dans une attitude d'abattement sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau : par-là il peut être vu du spectateur ; Euthime qui continue à n'être pas apperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée sur le tombeau.

Pardonne-moi, grand Dieu, c'est mon dernier soupir ;

Pour la dernière fois laisse-moi me remplir

De cet objet.. qu'il faut que je te sacrifie !

Pardonne, si, malgré le serment qui me lie ,

J'ai gardé, dans un sein qui nourrit son ardeur ,

Il tire de son sein le portrait d'Adélaïde. Euthime est parvenu jusqu'à près de Comminge, & met son mouchoir à ses yeux ; il écoute Comminge avec intérêt.

Cette image si chère.. attachée à mon cœur :

Eut-on pu l'en ôter, sans m'arracher la vie ?

Il attache les yeux sur le portrait.

Voilà.. voilà les trais.. que l'on veut que j'oublie !
Effacés par mes pleurs.. à mes yeux si prétens..
Sur la religion.. sur le ciel si puissans !
A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai présérée,
Tu m'enflammes encore, ô femme idolâtrée.
Du cœur le plus épris, & le plus malheureux..

Il couvre le portraits de baisers & de larmes.

Ma chère Adélaïde.. emporte tous mes vœux..

Euthime les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.
Le dernier sentiment de l'esprit qui m'anime.

EUTHIME, avec un cri.

Ah ! Comte de Comminge !

Il se retire avec une espece de précipitation.

COMMINGE remettant avec vivacité le portrait dans son sein, & frappé d'étonnement.

A ces accents ! Il se retourne.

Euthime ! :

Il m'a nommé !

Euthime se retire vers l'escalier de l'aile droite.

Sa voix.. cruel.. vous me fuyez !. Il va à lui.
Rien ne peut m'arrêter.. que j'expire à vos pieds.

Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.

Quoi ! vous me repouvez ! Il demeure interdit.
Son empire m'étonne !

Euthime a monté déjà quelques marches, il tombe les deux mains appuyées sur les genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.

Il pleure ! .

Comminge avec impétuosité allant à Euthime, & déjà sur une des marches.

Je saurai..

EUTHIME se relevant, & lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.

Restez.. Le ciel l'ordonne.

Euthime achève de monter avec peine, tournant souvent la tête.

COMMINGE demeurant interdit sur le degré.
Dieu lui-même commande ! il enchaîne mes pas !.

Quel silence obstiné, que je ne comprens pas !

Il se retourne vers Euthime qui est au haut de l'escalier; ce dernier joint les mains, semble s'adresser au ciel, regarde encore Comminge, pousse un profond gémissement, est près de quitter la scène.

Euthime.. cher Euthime.. il gémît ! & m'évite..

Comminge monte encore quelques degrés pour aller vers Euthime, & dit avec des larmes :

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un seul mot...

Il suit long-tems des yeux Euthime qui disparaît enfin,
après s'être encore retourné & avoir regardé Comminge
en levant les mains au ciel, & mettant la main sur
son cœur. Il me quitte !.

S C E N E V I I.

C O M M I N G E seul, descendant.

C E s sons.. ces sons touchans.. dans mon ame ont porté..
Trop chere illusion !.. frappé de tout côté..
Ma douleur, mon tourment, mon désespoir redouble !
Tout ce qui m'environne augmente encor ce trouble..

Il va vers le tombeau.

O Dieu qui me punis, que j'offense toujours,
Précipite la fin de mes malheureux jours ;
O Dieu.. soulage-moi du fardeau de mon être.

Il a une main appuyée sur le tombeau.

S C E N E V I I I.

C O M M I N G E, D'ORSIGNI avec précipitation,
descendant par l'escalier du côté gauche, & accourant
à Comminge.

C O M M I N G E, allant au-devant de d'Orsigni, avec transport.

I L me connoît !

D'ORSIGNI, avec la même vivacité.
Euthime, en ce moment peut-être,
A son terme arrivé..

C O M M I N G E, effrayé,
Vous dites ?

D'ORSIGNI.

A l'instant,

J'ai vu ce malheureux que l'on traînoit mourant
Aux lieux, où la pitié d'une main bienfaisante
S'empresse à soulager la nature souffrante.

C O M M I N G E, avec douleur, & faisant
quelques pas.

Je te perdrois ! Euthime !

D'ORSIGNI.

A travers sa pâleur,

J'ai faisi quelques traits.. ils ont troublé mon cœur;
Comminge.. il faut le voir.

C O M M I N G E.

Je le verrai sans doute.

Courons.. ce cœur, hélas ! n'a plus rien qu'il redoute.

Il sort.

D'ORSIGNI.

Je suis vos pas.

Aux lieux où la pitié. L'infirmerie.

E

SCENE IX.

D'ORSIGNI, seul.

O Ciel ! prens pitié de ses maux !
 S'il n'est point en ces lieux, où donc est le repos ?

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE descendant avec précipitation, &
 D'ORSIGNI le suivant avec le même empressement.
 COMMINGE encore sur les degrés.

NON, ne me suivez point.

Il est descendu sur la scène.
 D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funèbres,
 Que venez-vous chercher ?

COMMINGE.

Les plus noires ténèbres.
 S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux,
 J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
 Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache ;
 A me persécuter tout conspire & s'attache ;
 Tout se plaît à blesser ma sensibilité.
 Je ne puis m'arracher à la fatalité !
 Que je reconnais bien cet infernal Génie,
 Appliqué sans relâche à tourmenter ma vie,
 Et qui, dès mon berceau s'abreuvant de mes pleurs,
 Emporte mes destins de malheurs en malheurs !
 Acharné sur sa proie, avec persévérence.
 Jouis cruel : ta rage a comblé ma souffrance !

D'ORSIGNI.

Quoi ! toujours entouré de l'ombre des tombeaux,
 Loin de les adoucir, vous irritez vos maux !
 Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume,
 Vous-même entretenez l'ennui qui vous consume !

COMMINGE.

Euthime.. vous savez quel trouble en sa faveur,
 Quel pouvoir inconnu semble entraîner mon cœur,
 Qu'après Adélaïde, il est le seul, peut-être,
 Pour qui le sentiment dans mon ame ait pu naître ;
 Cet Euthime.. que j'aime, & je ne fais pourquo..
 Refuse de me voir.. Il s'éloigne de moi !
 Malgré mon désespoir, ma priere, mes larmes,
 Il veut à mes regards dérober ses allarmes !
 Où dit même, & je tremble à ce nouveau chagrin ;
 Que ses jours languissans approchent de leur fin ;

S'il m'étoit enlevé.. que m'importe sa vie ?
 Que dis-je, ô ciel ? La mienne à son sort est unie.
 Mais, d'Orsigni, d'où vient cet intérêt puissant ?
 Seroit-ce du malheur le suprême ascendant,
 Et des infortunés le cœur facile & tendre,
 Plus que les autres coeurs, cherche-t-il à s'étendre ?
 Goûterions-nous enfin de secrètes douceurs
 A confier nos maux, à déposer nos pleurs !
 La peine partagée est-elle plus légère ?
 Ou ce ciel, de qui l'homme éprouve la colere ;
 Que les plus malheureux souvent touchent le moins ;
 Met-il le sentiment au rang de nos besoins ?
 Euthime.. à mes côtés je le revois sans cesse ;
 Il me cherche, me fuit.. dans quel trouble il me laisse !

D' O R S I G N I.

Comme vous j'ai senti la même émotion.

C O M M I N G E.

Et tout vient ajouter à cette impression.
 Qu'est-ce que le secours de la raison humaine !
 Qu'on doit peu nous vanter sa lueur incertaine !
 Ce débile flambeau, qu'allume un souffle saint,
 Le moindre événement l'obscurcit, ou l'éteint ;
 Avec nos sens flétris nos esprits s'assiblissent.
 A mes propres regards mes frayeurs m'avilissent ;
 J'eusse autrefois d'un songe écarté les erreurs,
 J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs ;
 Tant l'infortune change & peut dégrader l'être,
 Que l'orgueil a nommé l'image de son maître !

Lorsque l'astre du jour brille au plus haut des cieux,
 La règle nous permet d'appeler sur nos yeux
 D'un sommeil passager les douceurs consolantes ;
 La mort même abaissoit mes paupières pesantes ;
 Dans le sein du repos j'essayois d'affouir
 Les tortures d'un cœur fatigué de gémir :
 Quel songe m'a frappé de tristesse & de crainte !
 J'erois dans les détours d'une lugubre enceinte,
 Qu'à sillons redoublés le tonnerre éclairoit ;
 Sous mes pas chancellans la terre s'entr'ouvoit ;
 Je m'avance, égaré, dans des plaines désertes :
 De la destruction elles étoient couvertes ;
 Du fond des noirs tombeaux, antiques monumens,
 J'entendois s'échapper de longs gémissements ;
 Dans les débris épars de ces vieux mausolées,
 Je voyois se traîner des Ombres désolées ;
 D'un lamentable écho ces champs retentissoient ;
 Des monceaux de cercueils jusqu'aux cieux s'entasssoient
 On eût dit que ces bords, haïs de la nature ,

La règle nous permet. On se rappellera que les Religieux de la Trappe ont permission de se reposer quelques moments l'après dîner.

36 LE COMTE DE COMMINGE,
Étoient du monde entier la vaste sépulture.
Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les sens
Portoit l'affreuse mort, & ses traits déchirans.
A la sombre lueur d'une torche sanguine,
J'apperçois une femme éperdue & tremblante,
En vêtemens de deuil, les bras levés au ciel,
Dans les pleurs, succombant sous un trouble mortel.
Aussi-tôt la pitié m'attendrit & me guide:
J'accours, je vois... je vole aux pieds d'Adélaïde,
Et n'embrasse, effrayé, qu'un tombeau gémissant.
Sous les habits d'Euthime, un spectre menaçant
S'élève, se découvre, à mes regards présente...
Quelle image! la mort cause moins d'épouvante:
D'un tourbillon de feux il étoit entouré;
On pouvoit voir son cœur, de flammes devoré.
» Arrête, m'a-t-il dit d'une voix douloureuse;
» Cruel! ma destinée est assez malheureuse.
» Puissé-je dans ces feux, qui s'éteindront un jour,
» Expier les erreurs d'un criminel amour,
» Et bientôt appaître les célestes vengeances!
» Pleure, il est encor tems, répare tes offenses.:
» Tu vois Adélaïde. « A ces mots expirans,
Il lance dans mon sein un de ses traits brûlans;
» Je t'attends, poursuit-il. » Je m'crie: il retombe;
Et rentre, en murmurant, dans la nuit de la tombe,
La foudre y suit le spectre, & l'enfer a mugi.

S C E N E I I.
C O M M I N G E, D' O R S I G N I,
Q U A T R E R E L I G I E U X.

Ces quatre Religieux paroissent au sortir de l'aile droite du cloître, au côté de l'escalier; ils prennent successivement une des cordes de la cloche, en se prosternant l'un devant l'autre, & en disant:

PREMIER RELIGIEUX,
d'une voix sourde & lugubre.

MOURIR.

D' O R S I G N I, entendant les sons funèbres de cette cloche, qui sonne depuis ce moment jusqu'à la fin de la pièce.

Quels sons! qu'entends-je?
C O M M I N G E effrayé & regardant ces Religieux.

Il le meurt! d'Orsigni..

Mourir.

SECOND RELIGIEUX,

en observant ce que nous venons de dire.

Mourir.

TROISIÈME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIÈME RELIGIEUX.

Mourir.

Ces quatre Religieux se retirent ; la cloche est censée avoir d'autres cordes que tiennent dans le cloître d'autres Religieux qu'on ne voit pas.

D'ORSIGNI.

Quels accens ! quelle image !
COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre usage,
Lorsqu'un de nous expire.

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ
suivi de deux religieux, dont l'un a son mouchoir sur les yeux, l'autre paroît énervé de tristesse.

LE P. ABBÉ.

ÉPARGNEZ ces regrets ;

Allez, du lit funèbre ordonner les apprêts.

Les deux religieux sortent, & remontent tristement.

COMMINGE l'apercevant, court à lui, emporté
par la douleur, & oubliant de se prosterner suivant l'usage.
Euthime..

LE P. ABBÉ d'un ton attendri.

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah ! mon pere !

LE P. ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même.. ô triste ministère !

COMMINGE du ton de la plus vive douleur.
O mon pere ! avec lui que ne puis-je expirer !
Eh ! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer ! *Part.*
Pardonne, Adélaïde.. Oui, j'ignore moi-même
Quel mouvement.. je céde à ma douleur extrême.

Au P. Abbé.

Pour jamais enlevé.. je ne le verrai plus !

D'ORSIGNI.

Qu'il a su me toucher ! que mes sens sont émus !

LE P. ABBÉ.

Dans cette enceinte sombre il doit bientôt descendre,
Rempli de notre esprit, pour mourir sur la cendre.

COMMINGE, *Au P. Abbé.*
Vous savez..

LE P. ABBÉ.

Ses chagrins doivent se dévoiler.

COMMINGE, *avec précipitation.*
Nous apprendrons, mon pere..

LE P. ABBÉ.

Euthime va parler :

Du lit funèbre. Qu'on n'oublie point que ces religieux, lorsqu'ils sont près d'expirer, sont étendus sur la cendre & la paille.

38 LE COMTE DE COMMINGE,
Je le fais de lui-même , & pour grace dernière ,
Il demande , affranchi de notre loi sévère ,
Qu'un grand secret , dit-il , dans son cœur retenu ,
Échappe à sa douleur , & soit enfin connu .

COMMINGE.

à part.

Un grand secret ! mon trouble à chaque instant augmente .
D'ORSIGNI , *à part.*

Quels rapports .. quels soupçons que ma faiblesse enfante !

SCENE IV.

COMMINGE , D'ORSIGNI , LE P. ABBÉ , DES RELIGIEUX .

Deux rangs de religieux descendant , les bras croisés sur la poitrine , & dans un grand accablement , par les deux escaliers . Chacun fait une génuflexion devant la croix , & une autre devant l'Abbé ; ensuite ils vont se remettre à leur place des deux côtés de la scène ; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre , le P. Abbé est au milieu ; sur un des côtés du théâtre sont Comminge & d'Orsigni , tous deux accablés de la plus vive douleur , & paroissant inquiets sur ce que doit révéler Euthime . La cloche sonne toujours , de façon qu'elle ne couvre pas la voix .

LE P. ABBÉ , aux religieux .

QUE chacun prenne place & m'écoute .
Les religieux se rangent , comme on l'a dit , à côté l'un de l'autre , & dans une tristesse recueillie . On frappe la tablette des mourans , selon l'usage de la Trappe .

La mort

Sur un de nous s'arrête , & va finir son sort ;
Le frere Euthime touche à ce moment terrible
Où nous attend l'arrêt d'un juge incorruptible ;
Et l'homme , quel qu'il soit , est toujours criminel ;
Réunissons nos voix ; jusqu'au trône éternel
Portons avec ardeur la fervente prière :
Du séjour bienheureux elle ouvre la barrière ,
Des pièges infernaux peut seule garantir ,
Prête un pouvoir touchant aux pleurs du répentir ,
De Dieu qui va frapper , suspend , éteint la foudre .
Et désarmant son bras , le force à nous absoudre .
Pour Euthime implorons tous les secours du ciel ;
Que cet infortuné , vainqueur d'un corps mortel ,
Plein de ce feu sacré que l'espérance allume ,
Au calice de mort boive sans amertume ,
Et que son ame en paix , rejettant ses liens ,
S'élance au sein d'un Dieu , la source des vrais biens .
Il se tourne de côté , ainsi que les religieux , en face de la croix , & adresse cette prière que lui seul prononce ; les religieux ne disent tout haut que le dernier mot .

D R A M E.

52

P R I E R E.

Dieu suprême, daigne m'entendre :
Que l'esprit immortel s'enflamme de ton feu ;
Rends à la terre une mortelle cendre ;
Mon ame reconnoît, aime & bénit un Dieu
Tous les RELIGIEUX repentent à la fois ce dernier mot :
Un Dieu !

LE P. ABBÉ continuant.

Mon ame en toi seul se confie :
Ecarte les dangers qui m'attendent au port ;
A l'homme, qu'a trompé le songe de la vie ;
Grand Dieu, fais supporter la mort.
Tous les RELIGIEUX repentent.

La mort !

LE P. ABBÉ poursuit.

Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles ;
Que je me plonge au sein des miracles divers,
Créés par tes mains immortelles !
L'espérance, la foi m'emportent sur leurs ailes ;
Dieu puissant sous mes pas viens fermer les enfers !

Tous les RELIGIEUX.

Les enfers !

LE P. ABBÉ continue.

Brise un joug que la matière impose ;
Romps les fers de l'humanité ;
Tout est marqué du sceau de la mortalité ;
Tout fuit, comme un torrent dans son cours emporté :
C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose

L'éternité.

Tous les RELIGIEUX.

L'éternité !

S C E N E V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ, LES
RELIGIEUX.

Quatre nouveaux religieux, dont deux portent une espece
d'urne de terre grossière & remplie de cendre, l'autre a
sous son bras de la paille.

LE QUATRIÈME RELIGIEUX,
au P. Abbé, & d'une voix basse & pénétrée.

Le frere Euthime approche.

LE P. ABBÉ.

Empressons-nous, mes freres,
A préparer ce lit, terme de nos misères :
Euthime a demandé que son œil expirant
Pût contempler sa fosse à son dernier instant.
Il est accompagné de ces quatre nouveaux religieux, il prend
dans une coquille qu'on lui présente avec cette urne, de la
cendre, la laisse tomber en levant les yeux au ciel, &
en disant :

Esprits consolateurs ! entourez cette cendre.

Les quatre religieux forment une croix de cendre qu'ils couvrent de paille ; elle est sur le devant du théâtre à gauche, distante de la fosse d'Euthime ; les deux colonnes de religieux dépassent cette cendre, de façon que Comminge sera vis-à-vis d'Euthime, lorsqu'il sera placé.

Et sur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre !

COMMINGE.

O spectacle touchant ! je ne pourrai jamais...

LE P. ABBÉ, à Comminge.

A votre rang placé, modérez ces regrets,

Frere Arsène, & songez que le ciel s'en offense.

Comminge dans l'accablement, va prendre sa place parmi les religieux : il est le second dans la colonne droite ; d'Orsigni est quelques pas plus haut que les religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les religieux, ni Comminge. A d'Orsigni.

Et vous, sur qui veilloit l'œil de la Providence,
Qu'elle même a sans doute en ces murs amené,
Vous, d'un monde trompeur, toujours environné,
Vous avez vu mourir ces héros de la guerre,
Dont le faite imposant peut éblouir la terre,
Ces sages, dont l'orgueil est le foible soutien..

D'ORSIGNI appercevant Euthime qui descend.
O ciel !

LE P. ABBÉ.

Vous allez voir comme meurt un chrétien.

SCENE VI, & dernière.

COMMINGE D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ,
LES RELIGIEUX, EUTHIME soutenu par deux religieux, un troisième le suit avec un crucifix à la main.

LE P. ABBÉ, voyant Euthime.

A d'Orsigni.
IL se montre à nos yeux.

A Euthime, au-devant duquel il va,
Venez, venez, mon frere,
Mériter de la grace une mort salutaire.

EUTHIME avançant sur le théâtre,
toujours soutenu par les deux religieux, & se
trainant au lit de cendre.

C'est-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas !

Au P. Abbé.

O mon pere ! daignez me prêter votre bras.

Le P. Abbé l'aide, & l'étend sur la cendre : l'un des deux religieux qui le soutiennent se retire. Derrière lui reste toujours le religieux qui porte le crucifix ; Euthime demande au P. Abbé qui est à ses côtés :

Suis-je près de ma fosse ?

COMMINGE

COMMINGE le regardant avec attention & à part.

A sa voix.. à sa vue..

L E P. A B B É, à Euthime.

La voici. Il la lui montre.

D' O R S I G N I, à part.

Qu'elle erreur séduit mon ame émue !

E U T H I M E, regardant sa fosse.

Mon courage incertain demande à s'affermir ;

Soutenons ce spectacle.. il apprend à mourir.

*On se souviendra qu'Euthime doit avoir une voix
languiissante & affaiblie.*

Vous me l'avez permis. *Au P. Abbé.* Le malheureux Euthime

Peut, rempli des transports du zèle qui l'anime,

Révéler des secrets, qui du jour éclairés,

Rendront Dieu plus visible à ces lieux révérés,

A ces ames, du monde & des sens détachées..

Oui, vous verrez son bras, par des routes cachées ;

Me tirer des enfers, pour me conduire au port.

Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort

Puise offrir de ta gloire une preuve éclatante !

Ranime en sa faveur cette voix expirante !

Que mon dernier soupir s'arrête, pour montrer

Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inspirer !

L E P. A B B É.

Ah ! sa grace est sur nous toujours prête à descendre ;

Sur nous toujours ses dons sont prêts à se répandre.

C'est nous, c'est nous, ingrats, qui repoussant sa main,

Contre le ciel armés, lui fermons notre sein.

E U T H I M E, au religieux qui le soutient.

Il est peu élevé, & souvent appuyé sur son bras droit.

Daignez me soutenir. *Aux religieux.*

Vertueux solitaires,

Vous avez cru ma foi, ma piété sincères,

Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,

J'étois par un saint zèle aux autels entraîné :

Il faut vous détronger. Contemplez dans Euthime.

Des désordres du cœur la honteuse victime ;

Vous voyez.. une femme.

*Comminge à ce mot laisse échapper toute l'expression de
l'étonnement & de la curiosité, mouvement qui toujours
augmentent.*

L E P. A B B É.

Une femme, en ce lieu !

E U T H I M E.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu,

Oui, je suis, je l'avoue, une femme coupable,

Et la plus criminelle, & la plus misérable..

Dont la religion consolera la fin.

Comminge, entendis, regarde, & reconnois enfin.

Celle qui prit, hélas ! un fol amour pour guide..

Celle qui l'égara.. qui vient..

F

42 *LE COMTE DE COMMINGE.*

A ce dernier mot, elle se lève encore un peu plus; & sa tête moins enfoncée dans son habillement laisse distinguer ses traits.

COMMINGE, avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paroissant vouloir lui prendre la main.

Adélaïde!

D'ORSIGNI.

Ciel!

EUTHIME à Comminge, & le repoussant de la main:
Elle-même. Arrête.

COMMINGE, à ses pieds.

Adélaïde.. non..

Aux religieux qui veulent le relever.
A ses pieds je mourrai.

LE P. ABBÉ, à Comminge.

Que la religion..

COMMINGE dans la même situation,
avec la fureur de la douleur, & en pleurant.
Je n'en ai plus.

EUTHIME.

Comminge, ah! si je te suis chère,
N'offense point le ciel..

COMMINGE.

Il comble ma misère;

EUTHIME.

Il nous aime, il nous frappe.. Écoute, & lève-toi.
Comminge se lève, va tomber dans les bras de deux religieux, & est plongé dans le plus grand accablement.
Les mouvements de d'Orsigni sont moins marqués que ceux de Comminge; ce dernier n'est point caché par les religieux: il est entr'eux & Euthime. Le P. Abbé est plus sur le devant du théâtre.

Je dois un grand exemple, & tout l'attend de moi.
Que du moins mon trépas puisse expier ma vie!

A d'Orsigni avec surprise & attendrissement.
Vous aussi, dans ces murs!

Aux religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue pause. Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet. & que j'ai trop chéri;
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi!
Dès mon premier soupir, Comminge eut ma tendresse;
Nous remplissions nos coeurs d'une profane yvresse;
Tout, la terre, le ciel loin de nous avoient fui;
En montrant Comminge.

Il n'adôroït que moi, je n'adorois que lui;
Notre ame aux passions étoit abandonnée;
Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée:
L'intérêt divisa nos pârens furieux;
Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux;
Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent;
Malheureux pour jamais, les mains nous désunirent,

J'aurois dû réprimer à force de vertu
 Un penchant par le ciel sans doute combattu :
 J'entretins ma faiblesse. A tous les maux en bute :
 De ce pas imprudent je courus à ma chute ;
 Au bonheur de Comminge , il falloit m'immoler ,
 Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler :
 Je cherchai pour l'objet de ce noeud respectable
 Un mortel . qui jamais ne me parut aimable ,
 Dont le choix odieux rassurât mon amant ,
 Et fût pour ma tendresse un éternel tourment ;
 Je trouvai ce mari . qui devoit me déplaire .
 Un tel lien , mon Dieu ! méritoit ta colere ,
 Et j'en ai ressenti les terribles effets !
 Malheureuse ! l'amour m'enviroit à longs traits .
 Cette ardeur insensée avoit peine à se faire :
 Je laissois s'élever une flamme adultere ;
 Je trahissois l'hymen : je portois dans ses bras
 Un cœur , qui chérissait les secrets attentats .
 Eh ! voilà ce qu'étoit une femme infidelle
 Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle !
 Ils n'en imposoient point aux regards d'un époux ;
 Il n'écouta bientôt que ses transports jaloux ;
 A venger ses affronts , sa fureur animée
 Dans un cachot me traîne , & m'y tient renfermée ;
 Le cruel . d'un Dieu juste il étoit l'instrument !
 Mais , loin d'ouvrir les yeux sur mon égarement ,
 Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes ,
 C'étoit à mon amant . que je donnois mes larmes .

COMMINGE quittant avec vivacité
 les bras des deux religieux , & allant ferrer dans les fers
 le P. Abbé , avec un sombre désespoir qui ne lui permet de
 s'écrier qu'après quelques instans .

Ah ! mon pere ! *Le P. Abbé le tient serré contre son sein*

E U T H I M E ,

La mort m'affranchit de mes noeuds ,
 Enleve mon époux : Comminge a tous mes vœux ;
 Je cours le demander aux lieux de sa naissance ;
 Depuis long-tems sa mere accusoit son absence :
 Nous mêlons nos regrets . Par la voix des douleurs ,
 Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les cœurs ;
 Le mien le repoussoit . D'un trait profond blessée ,
 Comminge revenoit sans cesse à ma penfée .
 Que la raison , l'honneur , de mon ame étoient loin !
 Sa mere . . je la quitte , & n'ayant de témoin
 Qu'une femme au secret par l'intérêt liée ,
 De ma mort la nouvelle est partout publiée ;
 Je prends des vêtemens à mon sexe interdits ;
 Je cherche mon amant sous ces nouveaux habits ;
 D'un ami , qui toujours lui demeura fidèle ,
 Le nom , à mon esprit tout-à-coup se rappelle ;
 Le séjour qu'il habite est non loin de ces lieux :

J'y vole.. A ce transport reconnoissez les cieux :
 D'un sentiment qu'envain combattoit ma faiblesse,
 L'attrait impéieux me domine , me presse,
 Subjugue l'amour même , & me force d'entrer
 Dans votre Temple , où Dieu paroifsoit m'attirer ;
 Parmi toutes ces voix qui chantent ses louanges ,
 Qui s'élèvent à lui sur les ailes des anges ,
 Je distingue une voix .. un son accoutumé
 A pénétrer un cœur toujours plus enflammé :
 Par un songe imposteur je crois être trompée ;
 J'approche .. de quels traits je demeure frappée !
 Je découvre à travers les outrages du tems ,
 Et de l'austérité les sillons pénitens ..
 Je revois .. cet objet .. d'une immortelle flamme ,
 Ce séducteur si cher .. le maître de mon ame ;
 Je pousse un cri d'effroi , de surprise , d'amour ;
 Toutes les passions m'agitent tour à tour ;
 Aussitôt . (contemplez jusqu'où l'homme s'égare ,
 Quand d'un cœur corrompu le désordre s'empare .)
 Je conçois le projet .. je veux ravir à Dieu
 Une ame qu'il sembloit échauffer de son feu .
 Faible mortelle ! oser me croire son égale !
 Oser être d'un Dieu l'orgueilleuse rivale !
 Je m'informe , j'apprends .. Comminge à vos autels
 Venoit d'être enchaîné par des noeuds éternels ,
 Le jour même .. où le ciel dans ce séjour m'amene .

COMME ! NGE. s'arrachant des bras du

P. Abbé , & avec une sombre fureur .

'Ai-je assez , Dieu vengeur , rassasié ta haine ?

Il fait quelques pas sur la scène , égaré de douleur .

LE P. ABBÉ .

Rendez grace à ce Dieu qui ne vous punit pas .

Il va à lui , & avec tendresse .

Est-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats ,

Toi qu'il a par bonté tiré du précipice ,

Que son bras paternel dispute à sa justice ?

A de pareils transports tu peux l'abandonner !

Viens , mon fils ..

Il lui tend les bras ; & le serre contre son cœur .

Dieu toujours est prêt à pardonner .

Comminge en pleurant ricombe dans le sein du P. Abbé .

EUTHIME .

Après tant de tourmens , de recherches , d'allarmes ,

Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes ;

A des yeux inquiets Comminge étoit rendu :

Mais .. pour un cœur épris l'amant étoit perdu .

O vous à qui mes cris alloient porter la guerre ,

Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre !

Vous vouliez employer ce détestable amour ,

Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour :

Tant vos desseins profonds aux yeux humains se cachent :

Pour m'arracher ici que des liens m'attachent !
 Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés :
 Autant de fois mes pas y furent ramenés ;
 Quitter des lieux si chers ! c'est pour moi le ciel même
 Où respire , où demeure... où mourra ce que j'aime.
 Puis-je m'en arracher ! près de lui je vivrai ;
 L'air qui vient l'animer , je le respirerai ;
 S'il faut , s'il faut lui taire à quel point je l'adore ,
 Renfermer mes soupirs , l'ardeur qui me dévore ,
 Du moins... je l'entendrai... je le verrai toujours.
 J'exhalois dans mon sein ces coupables discours ;
 L'amour... a décidé... J'accours à vous , mon pere ;
 Vous ne m'effrayez point par votre règle austere :
 Comminge la fuyoit. Cette brillante ardeur
 Parait l'emportement d'une sainte ferveur :
 Dieu seul , Dieu seul connaît la perfidie humaine !
 Enfin vous m'admettez à l'essai d'une chaîne...
 Je lui tends les deux mains , Comminge la portoit.
 Eh , mon pere , quel cœur parmi vous habitoit !
 Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre ,
 Que de tous mes forfaits le tissu se découvre :
 Misérable ! on croyoit que c'étoit l'Eternel
 Qui me tenoit sans cesse attachée à l'autel :
 Un homme... y recevoit mon sacrilège hommage !
 C'étoit d'un homme , ô Dieu , que j'encensois l'image !
 C'étoit-là ton rival ! c'étoit-la ton vainqueur !
 Que dis-je ? il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur !

L E P . A B B É .

Ainsi dans nos liens , captifs opiniâtres ,
 Les passions encor nous rendent idolâtres !
 Insensés ! hors Dieu seul qui mérite nos vœux ?

E U T H I M E montrant Comminge.

Compagne de ses pas ; sûre que dans ces lieux
 L'un & l'autre verroient finir leur triste vie ,
 Qu'au près de lui ma cendre y seroit recueillie ,
 Pouvant à ses côtés & pleurer & gémir ,
 Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir ,
 Sans retour , sans espoir , je me croyois heureuse...
 Qu'eût inspiré de plus une ardeur vertueuse ?
 Je me dissimulois qu'une sombre langueur
 Sur mes jours répandue , en desséchoit la fleur...
 Je mourois... pour Comminge. A ma fosse entraînée ;
 Je n'y déplorois point ma triste destinée ;
 Peu sensible à ma fin , je disois seulement :
 Là , je ne pourrai plus adorer mon amant !
 C'est sur sa fosse , hélas ! que je portois mes larmes ;
 C'est là que s'attachoient mes mortelles allarmes ;
 Ardente à partager ses pénibles travaux ,
 Pour l'aider , j'oubliois ma langueur & mes maux ;
 Encor même aujourd'hui , d'une main frémissante ,
 J'essayois d'entr'ouvrir cette fosse effrayante ,

Où Comminge... mon cœur a trahi mon dessein,
Et l'instrument funèbre est tombé de ma main.

Vous serez étonnés qu'avec tant de foiblesse,
Avec tous les transports de l'amoureuse yvresse,
Une femme ait dompté ce mouvement puissant,
Qu'elle ait pu réprimer le desir si pressant,
De se faire connoître au tyran de son ame ;
Ce n'est point la vertu qui repousoit ma flamme :
C'étoit, c'étoit l'amour, la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler ;
Je pensois que ce Dieu qu'aujourd'hui je reverre,
Attachoit mon amant par un culte sincère,
Que les pleurs de Comminge, & ses profonds ennuis
De la religion étoient les heureux fruits.
Bornée au seul plaisir de le voir, de l'entendre,
Combien de fois mes pas, ma voix, ce cœur trop tendre
Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir !
Mais... j'aimois trop Comminge... & je pouvois mourir..

C O M M I N G E.

Et je n'expire pas dans des torrens de larmes !

Au P. Abbé en pleurant.

Mon pere... mon ami...

LE P. ABBÉ, d'un ton touchant, & retenant Comminge dans
ses bras. Modérez ces allarmes...

Soyez chrétien. E U T H I M E.

Enfin le bras même d'un Dieu
Guidoit mes pas tremblans, me pousoit vers ce lieu ;
Comminge de ses pleurs arrosoit cette tombe ;
Il la quitte : soudain je me traîne, & j'y tombe,
Et dans mon sein mourant ces pleurs font recueillis..
Je ne peux résister à mes sens attendris ;
En vain l'amour m'arrête ; à lui-même s'oppose :
De ces vives douleurs je veux savoir la cause.
J'entends... je vois Comminge... en ses mains un portrait...
Je fais... tous ses tourmens... & j'en suis tout l'objet ;
Mon ame, un cri m'échappe... & je suis expirante.

D'ORSIGNI, à part, sur le devant du théâtre.
Frappé d'étonnement, de douleur, d'épouvanter...
Je succombe..

Comminge se retire avec emportement des bras du P. Abbé ;
& fait quelques pas sur la scène.

E U T H I M E à Comminge, & d'un ton pénétré.
Où vas-tu ?

COMMINGE livré à l'extrême désespoir, & au milieu des
religieux qui l'entourent. Chercher quelque secours
Qui me délivre enfin de mes maux, de mes jours,
D'une exisfence, ô Dieu ! de rage consumée ;
De cent coups de poignard percer..

Il met avec fureur la main sur son cœur.
E U T H I M E, avec un profond attendrissement.
Tu m'as aimée ?

D R A M E.
C O M M I N G E revenant près d'Euthime. 47
Si je t'aime !

E U T H I M E.

Demeure, & connois le remord.

Comminge obéit, reste immobile, les mains
contre le front, & accablé.

Ma vie a fait tes maux : profite de ma mort.
Aux rel'gieux.

Vous favez mes forfaits : apprenez-en la peine.
Succombant tout à coup sous la main souveraine,
Mes yeux se sont ouverts : j'ai vu mes attentats ;
J'ai vu Dieu sur Comminge apprésantir son bras,
Punir ce malheureux, dont je suis la complice ;
Qu'ai-je dit ? J'ai tout fait, éternelle justice :
Daigne lui pardonner.. c'est moi qui dois souffrir.

A Comminge.

J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir :
Il exaucé mes vœux. Ma tendresse plus pure
D'expier nos forfaits te presse, te conjure :
Comminge.. cher amant.. quel mot m'est échappé !
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé ;
Ne pleure point ma fin ; ne pleure que ma vie ;
Ah ! plutôt que ton cœur.. il le faut.. qu'il m'oublie ;
Remplis-toi de Dieu seul : à sa voix obéis.
Et que ton repentir de ma mort soit le prix ;
Dis, me le promets-tu ?

C O M M I N G E tombe prosterné à côté d'Adélaïde ; il
pleure sur sa main qu'elle lui présente.

Ma chère Adélaïde !

E U T H I M E.

Ne te refuse pas à la main qui te guide :
Que la religion t'enflamme déformais ;
Promets-moi ce retour..

C O M M I N G E troublé.

Le ciel.. oui.. je promets..

Avec des sanglots.

De t'aimer.. de mourir.

E U T H I M E retirant sa main & avec trouble.

Laifle-moi.. je dois craindre..

Comminge se relève, & va tomber dans les bras des religieux qu'il
le soutiennent. Euthime mettant la main sur son cœur.

Il n'est donc que la mort qui puisse, ô ciel, l'éteindre !

Au P. Abbé.

Mon pere, contre moi j'implore votre appui ;
Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui !
Dans un cœur déchiré n'est-il pas temps qu'il règne !
Je veux n'aimer.. que lui. *A d'Orsigni.*

Que l'amitié me plaigne,
d'Orsigni ; vous voyez l'effet des passions,
Le jour affreux qui naît de leurs illusions.

Aux religieux.

Vous, que je n'oserois nommer encor mes frères,
Pour Euthime unissez vos regrets, vos prières ;

48 LE COMTE DE COMMINGE, DRAME,
Je n'eus point vos vertus : je suis les respecter.

Au P. Abbé.

Me seroit-il permis, hélas ! de souhaiter

En montrant Comminge.

Qu'un jour l'humanité réunit notre cendre ?

Quels vœux j'ose former ! en mon sein viens descendre,

O mon Dieu ; sois vainqueur à ce dernier moment ;

A briser mes liens borne mon châtiment.

Étendrois-tu plus loin ta suprême vengeance ?

Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offense ;

Viens.. effacer des traits. *Au Religieux qui porte le crucifix.*

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baise le crucifix avec transport.

Au P. Abbé.

Mon pere.. approchez-vous.. Dieu ! Comminge.. je meurs.

COMMINGE allant se jeter sur le corps d'Adélaïde.

Elle expire !

La cloche cesse de sonner.

D'ORSIGNI allant à lui.

Comminge !

LE P. ABBÉ, allant aussi à lui.

O malheureux Arsène !

D'ORSIGNI voulant l'arracher de dessus le corps d'Adélaïde.
Cher Comminge !

LE P. ABBÉ.

O mon fils ! que je ressens sa peine !

Aux Religieux.

Le premier sentiment de la religion.

Est d'écouter la voix de la compassion ,

De secourir le faible , & même le coupable.

Montrant Comminge.

Adoucissons l'horreur du destin qui l'accable ,

Et du sein de la mort cherchons à le tirer.

Quelques Religieux s'avancent pour l'arracher de cette situation.

COMMINGE se relevant , & en pleurant.

Adélaïde... *Les Religieux font des efforts pour le relever.*

Rien ne peut m'en séparer.

Il retombe , on parvient cependant à le relever.

Cruels , vous empêchez que mon tourment finisse...

Il va se précipiter dans la fosse préparée pour Adélaïde.

Que cet asyle affreux du moins nous réunisse ...

Il tombe les deux bras étendus sur un des bords de la fosse.
Enseveli près d'elle..

D'ORSIGNI.

Il cède à ses douleurs !

LE P. ABBÉ.

Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreurs ;

Les Religieux environnent Comminge.

Redoublez votre zèle , & vos soins secourables ...

De l'humaine faiblesse exemples déplorables !

Jouet de vains désirs , par son cœur égaré ,

Grand Dieu , qu'est-ce que l'homme aux passions livré ?

FIN.

La Toile tombe.

